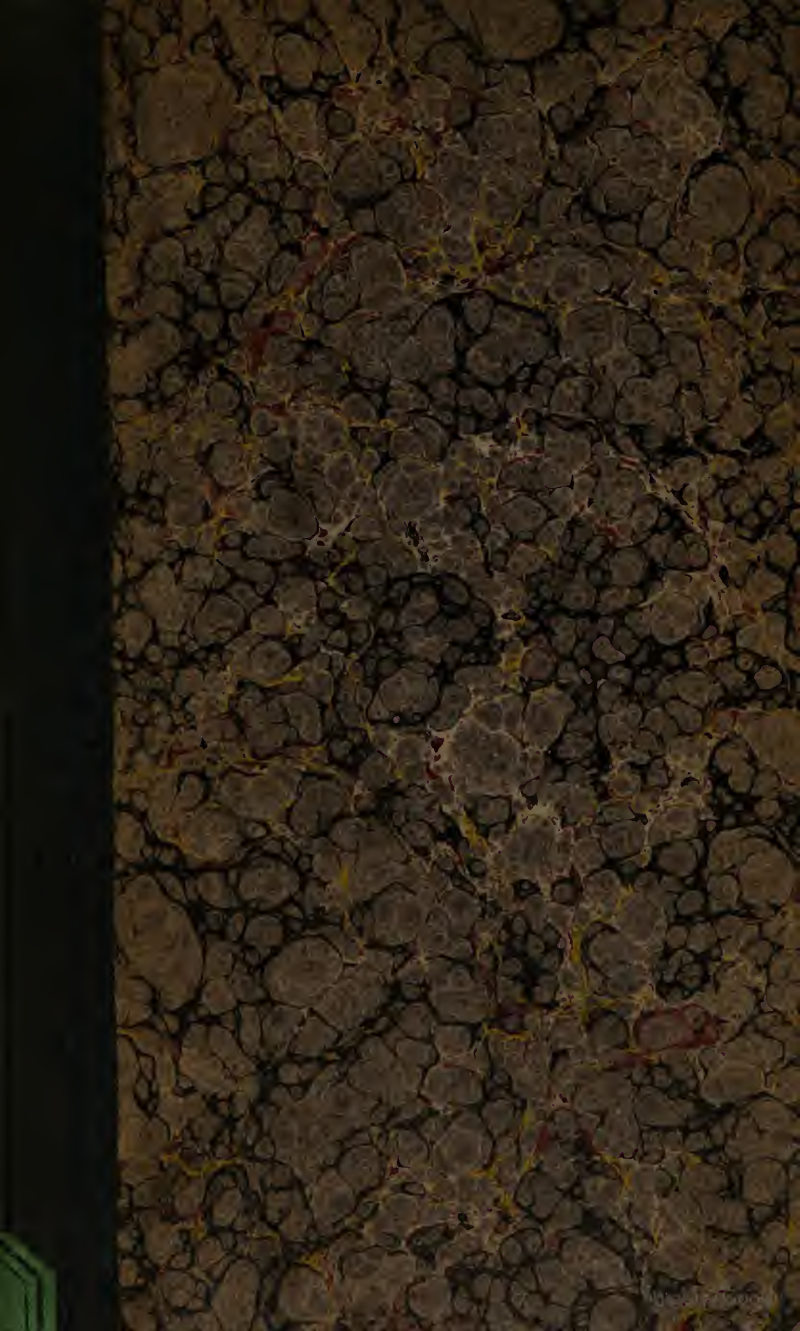


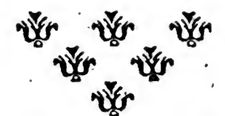




OBSERVATIONS SUR L'ANASARQUE, LES HYDROPISIES DE POITRINE, DU PERICARDE, &c.

AVEC DES REFLEXIONS SUR CES MALADIES.

Par MM. BOUILLET *Pere & Fils, Docteurs en l'Université de Médecine de Montpellier, Correspondans de l'Académie Royale des Sciences, &c.*



A BEZIERS,
Chez FRANÇOIS BARBUT,
Imprimeur du Roi & de la Société Royale des Sciences.
ET
Se vend à Montpellier chez le Sieur Rigaud Libraire.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

CET Ecrit auroit dû paroître au commencement de l'année 1761, *auquel temps il y en eut* 112 *pages d'imprimées & communiquées à M.* DE MAIRAN, *à M.* DE SAUVAGES *& à quelques autres personnes. Des obstacles imprévus & multipliés qui nous ont long-temps arrêté l'Auteur & moi, ont été cause qu'il n'a pu paroitre qu'au commencement de cette année* 1765; *c'est de quoi j'ai cru devoir prévenir le Lecteur.*

DISCOURS

POUR servir d'Introduction à un Recueil d'Observations sur l'Anasarque & l'Hydropisie de Poitrine.

Lû à l'Académie de Beziers par M. Bouillet le pere le 25 Août 1760 *.

IL y a quelque temps que nous sommes dans le dessein mon Fils & moi de donner au Public des Observations & des Réflexions l'un sur l'*Hydropisie de poitrine*, dont il y a eu déja une edition ; & l'autre sur l'*Anasarque*. Ces deux maladies, quoique connues du temps d'Hippocrate, & aussi anciennes sans doute que l'Hydropisie du bas ventre qu'on nomme *Ascite*, n'ont pas à beaucoup près occupé dans les Ecrits des Médecins autant de place que cette dernière espèce d'Hydropisie. Les raisons de la négligence des Auteurs sur ce sujet ne sont pas difficiles à déviner. En premier lieu, l'Anasarque & l'Hydropisie de

* V. *Mercure de France* 1761.

poitrine ne se présentent pas aussi souvent en pratique que l'Hydropisie du bas ventre. En second lieu, l'Hydropisie de poitrine n'est pas à beaucoup près aussi aisée à connoître que l'Ascite; & bien de gens meurent Hydropiques de poitrine sans qu'on les ait jugé atteints de cette maladie. Enfin il est rare que l'Ascite ne soit pas accompagnée de l'Anasarque: & il arrive fort souvent qu'elle se trouve compliquée avec l'Hydropisie de poitrine; de sorte qu'en parlant de l'Hydropisie, le plus grand nombre des Auteurs ne font mention que de celle du bas ventre.

Quoiqu'il en soit des raisons que les Médecins ont pu avoir pour ne pas donner autant d'étendue à leurs Ecrits sur l'Anasarque & sur l'Hydropisie de poitrine, qu'ils en ont donné à ceux qu'ils ont publiés sur l'Hydropisie du bas ventre, il est certain que du moins dans ce pays-ci ces deux maladies ne se montrent que trop souvent, & qu'elles méritent d'autant plus d'attention de la part des Médecins, qu'elles sont de plus grande conséquence pour ceux qui ont le malheur d'en être attaqués. Les exemples que nous rapportons mon Fils & moi dans le Recueil d'Observations que je viens d'annoncer, ne laissent aucun sujet de doute là-dessus.

On verra dans ce Recueil que les an-

ciens ne nous ont pas fourni beaucoup de lumières sur les causes immédiates de l'Anasarque & de l'Hydropisie de poitrine : qu'ils ne nous sont pas même d'un plus grand secours pour ce qui regarde l'Hydropisie en général. Ils ignoroient la circulation du sang : ils ne se doutoient pas même de l'existence des Vaisseaux lymphatiques & de la liqueur qu'ils renferment : le tissu cellulaire de toutes les parties du corps humain leur étoit entièrement inconnu. Depourvûs de toutes ces connoissances, ils ne pouvoient guère approcher du but qu'ils se proposoient.

L'Anasarque, dit Hippocrate dans un endroit de ses Ouvrages, se forme après une longue maladie, par la corruption des chairs qui se liquéfient, si on reste trop long-temps à évacuer les impuretés que la maladie a laissées. Ailleurs il attribue l'Anasarque à la fonte de la graisse & à son changement en eau, & il observe que cette maladie arrive principalement en Eté, & qu'elle est occasionnée par un excès de boisson, &c.

Quant à l'eau qui s'amasse dans le bas ventre, Hippocrate croit que la Rate l'attire de l'Estomac, & la verse ensuite dans cette cavité. Cette opinion a été même celle du plus grand nombre des Médecins, qui ont vecu jusqu'au commencement du dernier siècle.

Pour l'Anasarque, les uns la déduisoient d'une humeur aqueuse fournie en partie par le Foye, & en partie par les chairs qui se fondoient & devenoient eau : les autres prétendoient qu'elle étoit formée par un sang pituiteux, crud & froid, c'est-à-dire, par un sang aqueux, & pour ainsi dire, éventé, lequel se repandant dans les vaisseaux de l'habitude du corps, gonfloit les chairs & les rendoit blêmes comme celles d'un corps mort.

Mais après qu'on eut découvert la circulation du sang, on comprit que ce n'étoit ni du Foye ni de la Rate que venoit l'eau des Hydropiques, dautant plus que dans quelques uns de ces malades on avoit trouvé ces viscères parfaitement sains ; & l'on vit bien que la source de cette eau étoit dans le sang : l'on ne tarda pas même à en être convaincu ; car *Lower* Médecin Anglois ayant lié étroitement tantôt la veine cave, tantôt les veines jugulaires d'un chien, lui procura promptement des hydropisies artificielles ; & ayant séparé la peau des parties tuméfiées pour voir si elles étoient gonflées par un sang extravasé, il n'en trouva pas la moindre apparence : au contraire il observa que tous les muscles & les glandes étoient fort distendues par une sérosité limpide & paroissoient transparentes ; d'où il fut aisé de conclure que lorsque

le ſang ne pouvoit pas rouler librement ou paſſer des artères dans les veines à cauſe d'une ligature ou de quelque obſtruction conſidérable dans le foye, la rate, le pancreas, le meſentère ou dans quelque autre viſcère, la ſéroſité devoit s'en ſéparer, & s'échapper par les pores des vaiſſeaux ſanguins d'autant plus facilement que les tuniques en étoient fort diſtendues; ce qui devoit être ſuivi d'une hydropiſie.

On comprit auſſi que l'Anaſarque n'étoit pas produite par un ſang pituiteux & mal élabouré, qui gonflât les vaiſſeaux de l'habitude du corps; & l'on crut aſſez généralement qu'il ne pouvoit ſe faire des amas d'eau dans quelque endroit du corps que ce fut, que par une ſéroſité qui tranſude des vaiſſeaux ſanguins, ou par une humeur aqueuſe qui coule de quelques vaiſſeaux lymphatiques rompus.

Perſonne ne conteſta que la rupture de quelques vaiſſeaux lymphatiques ne peut occaſionner une hydropiſie: ſeulement on regarda ce cas comme extrèmement rare; mais tout le monde ne convint point que la ſéroſité du ſang pût ſuinter & s'échapper par les pores des vaiſſeaux ſanguins. Un ſçavant Profeſſeur (M. *Haguenot*) en l'Univerſité de Médecine de Montpellier s'éleva contre cette opinion dans un Ecrit imprimé en 1733; il prétendit que les Médecins ont

cru ſans aucun fondement que la transpiration tant intérieure qu'extérieure ſe fait par les pores de toutes les parties, & que prévenus mal-à-propos que le corps humain eſt tout ſpongieux, & qu'il permet le paſſage des liqueurs du dedans au dehors & du dehors au dedans, ils s'étoient imaginés que la ſérosité qui forme les hydropiſies, ſortoit par ſuintement des pores des vaiſſeaux ſanguins. Convaincu de l'exiſtence des vaiſſeaux exhalans & inahalans ou abſorbans, qui n'eſt plus aujourd'hui revoquée en doute, & croyant que les tuniques de tous nos vaiſſeaux ne ſont deſtinées qu'à empêcher que les liqueurs qui roulent dans leurs cavités, ne s'échappent par les côtés, il ne voulut reconnoitre d'autre cauſe de l'hydropiſie que la ſurabondance de l'humeur aqueuſe qui découle des artères exhalantes, & qui n'étant pas repompée par les veines abſorbantes, s'amaſſe quelque part en trop grande quantité; & il n'oublia pas de repondre aux objections qu'on pouvoit lui faire.

Je ne rejette ni n'embraſſe en tous points le ſentiment de M. *Haguenot*. Je conviens que les vaiſſeaux exhalans doivent fournir la plus grande partie de la ſérosité qui forme les hydropiſies; mais je crois auſſi que, ſans aller contre leur deſtination, les tuniques des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques

trop distendues peuvent laisser passer par leurs pores les particules les plus fines des liqueurs qui sont renfermées dans la cavité de ces vaisseaux. Je pense avec *Hamberger* sçavant Médecin Allemand * que la transpiration peut se faire sans l'impulsion du cœur & des artères, & qu'on le connoit *à posteriori* non-seulement, parceque toutes les parties du corps humain qu'on a coupées, transpirent beaucoup, comme l'ont fort bien remarqué tous les Anatomistes **; mais encore parceque les corps humains entiers continuent de transpirer après la mort; car si on applique sur un cadavre un plat d'Etain, de façon que la cavité du plat soit tournée vers le corps, on la trouvera quelques heures après arrosée de plusieurs gouttes de sérosité. D'où je concluds qu'outre la liqueur versée par les vaisseaux exhalans, les pores des parties laissent même dans l'état naturel passer une humeur insensible dans les cavités intérieures, d'où elle rentre dans les vaisseaux par d'autres pores; & que comme on reconnoit des vaisseaux exhalans & absorbans, on doit aussi reconnoitre des pores transpirans & absor-

---

* *V. Physiolog.* 1751. §. 346. *&* 533.

** *V. le Mém. de* M. Lieutaud *dans le vol. de l'Acad.* 1752. *pag.* 262.

bans; ce qui emporte que la sérosité qui sort des pores transpirans, doit s'accumuler lorsqu'elle n'est pas repompée par les pores absorbans.

Maintenant si l'on se représente qu'au dedans des cellules de la membrane adipeuse, qui n'est pas, comme on le croyoit autrefois, bornée à l'habitude du corps, ni même à la substance des muscles & des membranes, mais qui pénètre encore tous les viscères, qui accompagne les nerfs & les vaisseaux sanguins jusqu'à leurs dernières ramifications, & qui fournit une gaine à toutes les fibres dont les parties du corps humain sont composées: si on se représente, dis-je, qu'au dedans des cellules du corps graisseux s'étend un réseau formé d'un nombre presque infini de vaisseaux sanguins & lymphatiques, on aura moins de peine à comprendre comment se forme l'Anasarque: d'où vient qu'elle n'attaque pas seulement l'extérieur du corps, mais qu'elle s'en prend encore à la substance intérieure de tous les viscères; qu'ainsi c'est une hydropisie vraiment universelle: d'où vient enfin qu'il n'y a quelquefois qu'infiltration dans la substance des parties, soit extérieures soit intérieures, sans qu'il y ait épanchement dans les grandes cavités.

Après avoir rapporté les signes qui caractérisent l'Anasarque, & qui la distin-

guent des autres espèces d'Hydropisie, de l'Emphysème & des infiltrations laiteuses, je fais connoître les causes qui donnent ordinairement naissance à cette maladie, je rends raison de ses symptomes; & j'indique le danger auquel ce mal expose ceux qui en sont attaqués. Je ne distingue point l'Anasarque de la Leucophlegmatie, je crois qu'elles ne différent entre elles que par des nuances plus ou moins sensibles.

A l'égard de la manière de traiter l'Anasarque, je n'en connois guère de meilleure que celle qui nous a été transmise par *Hippocrate*, par *Celse*, par *Galien*, &c. *Hippocrate* conseilloit la saignée, les vomitifs, les purgatifs, l'abstinence des boissons, la sobrieté, l'usage des alimens convenables, le petit lait, le lait d'Anesse, l'exercice modéré, enfin des incisions aux parties tuméfiées. Les mêmes remèdes ont lieu aujourd'hui: seulement à des vomitifs & à des purgatifs qui ont été découverts postérieurement, & qui sont plus sûrs & moins dangereux que ceux dont on se servoit autrefois, on a ajouté les préparations de Mars, le Kermès minéral, les Bouillons au Bain-marie, &c. Tout ce que les connoissances anatomiques, les observations réitérées de pratique, & les nouvelles reflexions qu'elles ont fait naître, nous ont valu, a été de faire une meilleure application de ces re-

mèdes, une application raisonnée selon l'état de spasme ou d'atonie des parties affectées, d'épaississement ou de dissolution des humeurs; & de mieux distinguer les cas où l'on doit uniquement se borner à des moyens doux & simplement palliatifs, d'avec ceux où il faut avoir recours à une méthode plus hardie, plus efficace & capable de guérir radicalement cette maladie; car de même que dans le cas d'incurabilité, on ne doit point tourmenter les malades par des remèdes violens, qui seroient alors dangereux, de même dans les espèces d'Anasarque guérissables un Médecin manqueroit essentiellement à son devoir, s'il se bornoit à des remèdes doux, mais inefficaces; & s'il n'employoit point selon l'exigence des cas des évacuans & des fondans plus ou moins actifs, ajoutant tantôt des délayans tantôt des incrassans, &c.

Au seul nom de Saignée on se recriera peut-être, & l'on s'imaginera qu'un pareil moyen seroit tout-à-fait déplacé dans une maladie telle que l'Anasarque; mais si on écoute les restrictions qu'*Hippocrate* y a attachées: si on fait attention aux circonstances qui ont précédé cette maladie: si on a égard aux causes qui ont pu l'occasionner, & aux accidens qui l'accompagnent quelquefois, on conviendra aisément que ce remède peut être pratiqué très-à-propos

ſur-tout à l'égard des perſonnes jeunes & vigoureuſes, & dans les cas que nous avons marqués ; car il ne ſeroit pas prudent de ſaigner tous ceux qui ſont atteints de cette eſpèce d'Hydropiſie, à moins qu'un danger évident de ſuffocation, ou d'autres raiſons plus fortes que les indications tirées de la nature du mal, ne forçaſſent le Médecin à recourir à un pareil moyen.

Les vomitifs, les purgatifs, les remèdes toniques, apéritifs, ſtomachiques, &c. n'effrayeront perſonne : ils paroitront convenir dans une maladie où les ſéroſités ſurabondent, ſoit pour évacuer celles qui ſont déja infiltrées dans la ſubſtance des parties, ſoit pour empêcher qu'il ne s'en dépoſe de nouvelles dans leur tiſſu cellulaire. Mais telle eſt la délicateſſe de notre ſiècle : on n'entendra qu'avec peine propoſer des ſcarifications ſur les pieds, ſur les jambes, ſur les cuiſſes, &c. on frémira à la ſeule penſée, & encore plus à l'aſpect d'un Biſtouri. Il n'en étoit pas de même du temps d'*Hippocrate*, de *Celſe*, & de pluſieurs autres Médecins Grecs & Arabes : leurs malades voyoient ſans s'émouvoir le fer & le feu, & ils en ſupportoient courageuſement l'opération.

On ſe revolteroit peut-être moins contre l'*Acupuncture* propoſée par *Avicenne* & renouvellée par *Sylvius de le Boë* ; mais

on verra dans l'Ouvrage que j'annonce, non-seulement que les scarifications sont toujours préférables à des piqueures d'aiguille, mais encore dans quels cas il faut avoir recours aux scarifications. On y verra aussi l'usage qu'on peut faire du Kermès minéral recommandé par les modernes pour guérir radicalement cette maladie, lorsqu'elle est susceptible de guérison.

A l'égard de la cure palliative de l'Anasarque, elle est exposée dans ce Recueil avec d'autant plus de soin qu'elle a plus souvent lieu que la cure radicale, & qu'il faut une certaine adresse pour conduire des gens, qui, comme je l'ai remarqué, ne se croyent pas bien malades, & qui par conséquent ne regardent pas leur mal comme incurable.

Voilà l'idée que j'avois à vous donner de mon travail, il ne me reste que de vous exposer en peu de mots quel est le but de l'Ecrit de mon fils sur l'Hydropisie de Poitrine qui fut imprimé en 1758, & dont il se propose de donner une nouvelle Edition.

Il a eu principalement en vue de prouver que l'Hydropisie de Poitrine n'est pas toujours une maladie incurable, & que la Paracentèse qu'on neglige ordinairement, est le moyen le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer pour sa guérison, pourvu qu'on ne différe pas trop à le mettre

en pratique. C'eſt pour appuyer ſon ſentiment qu'il a déja rapporté pluſieurs cures opérées par la ponction, & qu'il en ajoute ici quelques autres qu'il a recueillies depuis de divers Auteurs.

Je l'ai dit au ſujet des ſcarifications dans l'Anaſarque; & je le repete à l'occaſion de la Paracentèſe dans l'Hydropiſie de Poitrine; il regne depuis quelque temps parmi les gens du monde une fauſſe délicateſſe qu'on ne ſauroit aſſez combattte: l'idée ſeule d'une main armée d'un inſtrument de Chirurgie les eſtraye; & ils aiment mieux voir dépérir inſenſiblement un malade, le voir conſumer par la longueur d'une maladie, que de lui laiſſer eſſuyer la moindre opération chirurgicale, & de le voir ſouffrir quelques inſtans. Vaine terreur! On ne fait pas attention que faute d'un ſecours convenable l'Hydropiſie de Poitrine moiſſonne tous les ans bien des malades; & que les Nouvelles publiques parlent très-ſouvent de bien des gens qui ont été les victimes de cette maladie. Mon fils n'oublie rien pour raſſurer le Public contre la crainte de cette opération; mais il s'en faut bien qu'il la croye praticquable dans toutes les eſpèces d'Hydropiſie de Poitrine: il diſtingue les cas où elle pourroit être préjudiciable ou du moins inutile; & il ſe borne à la recommander dans les cas où il y a des ſéroſités épanchées dans

la Poitrine, pourvu qu'il n'y ait pas de raiſons qui la contreindiquent, & qui ſoient ſuffiſantes pour empêcher de l'entreprendre.

Il expoſe tous les ſignes qui peuvent indiquer cet épanchement; & il ne manque pas de repondre aux reproches qu'on pourroit faire aux Médecins & aux Chirurgiens qui ſe ſeroient mépris dans leur diagnoſtic.

Outre les nouvelles reflexions qu'il a ajoutées à l'occaſion d'une Obſervation ſingulière qu'un Médecin des environs de Perpignan lui communiqua peu de temps après l'impreſſion de ſon Mémoire, il donne la ſolution de quelques difficultés qui lui ont été propoſées ou qu'il a prévûes, & il explique pluſieurs ſymptomes dont il n'avoit pas parlé.

On trouvera enfin dans cette nouvelle Edition une belle Théſe ſoutenue à Paris en faveur de la Paraſentèſe dans l'Hydropiſie de Poitrine: Thèſe qu'il a traduite en françois, & qu'il a accompagnée de remarques qui repandent un nouveau jour ſur cette matière.

Au reſte nous ne nous flattons point mon Fils, ni moi de n'avoir rien laiſſé à déſirer ſur les ſujets que nous avons l'un & l'autre traités. Malgré tous nos efforts nous ne doutons pas qu'il ne nous ſoit échappé bien des faits qui auroient pu nous éclairer davantage, s'ils étoient venus à notre connoiſ-

sance ; & que nous n'ayons omis bien des reflexions, qui auroient peut-être convaincu les plus opiniâtres, & deprévenu ceux qui pourroient être les plus opposés à notre sentiment, si elles s'étoient présentées à notre esprit. Quoi qu'il en soit, nous nous estimerons heureux si ces foibles essais peuvent engager des Médecins plus habiles que nous à reflechir sur ces sortes d'Hydropisie, & à faire part au Public des lumières qu'une longue pratique & une étude assidue du Corps humain auront pu leur fournir.



EXTRAIT des Registres de la Société Royale des Sciences.

Du Jeudi 28. Mars 1765.

MRS. *HAGUENOT & DE SAUVAGES, qui avoient été nommés pour examiner un Ouvrage de Mr. Boüillet, l'un de nos Associés libres, qui a pour titre,* Observations sur l'Anasarque avec des Réfléxions sur cette maladie, *en ayant fait leur rapport, la Compagnie a jugé que cet Ouvrage qui renferme des Observations intéressantes, & où l'on trouve d'heureuses applications d'une pratique solide & éclairée, répondoit à la réputation de son Auteur & méritoit l'impression: en foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Montpellier ce vingt-huit Mars mil sept cent soixante-cinq.*

DE RATTE, *Sécretaire perpetuel de la Société Royale des Sciences.*

Extrait du Privilège du Roi.

PAr grace & Privilège du Roi donné à Versailles le vingt-neuvième jour du mois d'Août, l'an de grace 1760. signé PAR LE ROI en son Conseil, LE BEGUE, & scellé du grand Sceau de Cire jaune, il est permis à la Societé Royale des Sciences de Montpellier de faire imprimer par tel Imprimeur qu'Elle voudra choisir tous les Ouvrages qu'Elle voudra faire imprimer en son nom en tels volumes, forme, marge, caractères, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon leur semblera; & de les faire vendre & distribuer pendant le tems de vingt années consécutives à compter du jour de la date des présentes. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ni contrefaire lesdits Ouvrages à peine de 3000. liv. d'amende, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Registré sur le Registre quinze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris nº 112. fol. 113. &c. A Paris ce 15. Octobre 1760.

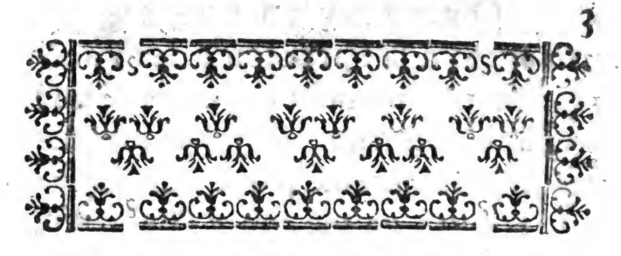
Signé VINCENT, *Adjoint.*

Collationné par Nous Ecuyer, Conseiller-Sécrétaire du Roi, Maison & Couronne de France, en la Chancellerie de Montpellier. signé SEIMANDY.

OBSERVATIONS SUR L'ANASARQUE,

Avec des Réflexions ſur cette Maladie.

Par M. Bouillet, *Docteur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, de la Societé Royale des Sciences de la même Ville, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celle de Bordeaux, Profeſſeur Royal de Mathématiques & Sécretaire perpétuel de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Béſiers.*



OBSERVATIONS SUR L'ANASARQUE,

Avec des Réflexions sur cette Maladie.

QUOIQUE l'*Anasarque*, ou l'Hydropisie universelle, ne soit pas à beaucoup près aussi commune que l'*Ascite*, ou l'Hydropisie du bas ventre; & qu'elle n'ait pas été regardée (*a*) comme une Maladie ap-

(*a*) Willis, *Pharmaceut. ration. sect.* 2. *cap.* 3. après avoit établi trois espèces d'Hydropisie, l'Ascite, la Tympanite & l'Ana-

partenant à la Pathologie des Viscères : mais seulement (*a*) comme une Maladie externe, comme une tumeur œdèmateuse, qui s'est étenduë & qui a gagné toute l'habitude du corps, plusieurs Auteurs parmi les Médecins anciens & modernes n'ont pas laissé d'en parler souvent, & ils n'ont pas manqué de nous transmettre quelques Observations & quelques Réflexions sur cette espèce d'Hydropisie. Avoüons-le toutefois : avant qu'on eût tiré de l'Anatomie & de la Physique expérimentale les lumières qui éclairent aujourd'hui la Médecine ; & surtout avant qu'on connût le tissu cel-

---

sarque, dit que les deux premières sont les seules qui appartiennent à la Pathologie des Viscères.

(*a*) Heister, *dans ses Institutions de Chirurgie*, en parlant du siège de l'Œdème, ajoûte qu'on l'appelle *Cachexie*, *Leucophlegmatie* ou *Anasarque* lorsque tout le corps en est attaqué. *Part.* 1. *l.* 4. *c.* 18. *p. m.* 339.

lulaire de nos parties, comme on le connoit maintenant, les notions qu'on avoit ſur la nature & le ſiège de cette Maladie n'étoient pas bien préciſes : du moins ces notions préciſes ne ſe trouvent point dans les Auteurs qui ont écrit avant le commencement de ce ſiècle, ni même dans quelques-uns de ceux qui ont écrit poſtérieurement. La première Obſervation qui me confirma pleinement dans l'idée que je m'étois déja formée ſur la nature & le ſiège de l'Hydropiſie univerſelle, & en même temps ſur l'étenduë, la continuité & la communication des cellules de la membrane adipeuſe, eſt rapportée dans mes Elémens de Médecine-Pratique (*a*) en ces termes.

OBSERVATION I.

Il y avoit plus de trois mois qu'un Colporteur, âgé de vingt-quatre ans, s'étoit fait arrêter, par je ne

(*a*) *Tom. 2. pag.* 125.

ſçais quels Topiques, l'écoulement d'un Ulcère à la jambe gauche, lorſqu'il ſe fit porter à l'Hôpital au commencement de Février de l'an 1744. Sa mort prompte, qui arriva vingt-quatre heures après ſon entrée à l'Hôpital, ne me permit que d'obſerver qu'il étoit prodigieuſement enflé de tout ſon corps, & qu'il avoit des eaux épanchées dans la capacité du bas-ventre. J'appris auſſi par ſon rapport que depuis le deſsèchement de ſon Ulcère il avoit commencé de s'enfler, & que ſon mal avoit toûjours empiré malgré tous les remèdes qu'on lui avoit faits. Pour ſa reſpiration, elle ne me parut pas plus génée qu'elle ne l'eſt ordinairement dans l'Aſcite : il n'étoit pas même obligé de ſe tenir aſſis ſur ſon lit; ce qui paroitra ſurprenant, quand on ſçaura qu'il avoit auſſi des eaux répanduës en quantité dans la poitrine.

A l'ouverture du cadavre, nous examinames d'abord les Tégumens,

que nous trouvâmes entièrement imbus de sérosités. La Membrane adipeuse, du côté qu'elle adhère à la peau, n'avoit que fort peu d'épaisseur : elle contenoit une graisse jaune & peu de sérosités ; mais du côté qu'elle touche aux muscles, elle ne contenoit point de graisse : elle étoit fort dilatée & transparente, & les cellules de ses feuillets étoient pleins d'une sérosité claire qui couloit abondamment lors de l'incision. La dilatation de cette partie du tissu cellulaire alloit à près d'un pouce, & avoit lieu dans toute l'habitude du corps, & même quoique moins considérablement, dans les interstices des muscles, entre lesquels ce tissu s'insinuë, aussi bien que dans les viscères du bas ventre & dans les membranes qui tapissent le dedans de la poitrine, en sorte que les sérosités s'étoient insinuées dans tous ces endroits, & avoient fait ici le même effet que produit l'air dans un animal qu'on

souffle, d'abord après l'avoir égorgé; car l'eau avoit pénétré par tout, & avoit produit intérieurement aussi bien qu'extérieurement une Hydropisie universelle.

Nous trouvâmes environ quatre pintes d'eau roussâtre dans l'abdomen, & presqu'autant dans la poitrine. L'épiploon étoit presque entièrement fondu; & le peu de graisse qu'il contenoit étoit fort jaune. Le foye, la ratte, étoient extrèmement gonflés & imbus de sérosités: l'estomac & les intestins étoient aussi fort gonflés & pleins de vents: la vésicule du fiel étoit de la grosseur d'un œuf de poule: elle étoit épaisse, blanche en dehors & jaune en dedans: elle étoit pleine d'une bile résineuse d'un jaune verdâtre, laquelle filoit en coulant. A la surface du foye il y avoit des hydatides pleines d'une sérosité limpide; mais dans sa substance on ne trouva aucune marque d'obstruction. La ratte & le mésentère étoit aussi exempts de toute

concrétion ou dureté ſquirrheuſe. Il coula du pus par l'inciſion du lobe droit du poumon, le lobe gauche n'en fournit point. Il y avoit un polype dans chaque ventricule du cœur, l'un de la groſſeur d'une noix, l'autre plus petit.

Tous ces deſordres ne reconnoiſſant point d'obſtructions dans quelqu'un des viſcères, on doit ſans doute les rapporter au reflux du pus ou des ſéroſités acres qui couloient par l'Ulcère qu'on eut l'imprudence de deſſècher, ou au reflux de l'une & de l'autre de ces matières, & à la diſpoſition du ſang propre à former des concrétions polypeuſes.

OBSERVATION II.

Depuis l'impreſſion du ſecond Tome de mes Elémens, j'ai trouvé dans le *Sepulchretum de Bonet*, que W*epfer* (a) avoit obſervé preſque

(a) *Diſſert. de Apopl. pag.* 382.

les mêmes choses dans un de ses Malades, à cela près qu'il ne parle pas de l'état des viscères. Il dit seulement que dans l'abdomen les nerfs & les plexus nerveux étoient inondés d'une sérosité renfermée dans une membrane très-mince : il rapporte aussi que depuis la plante des pieds qui étoient œdémateux jusqu'aux cuisses & aux lombes, la peau, la graisse, les membranes, & les muscles mêmes étoient gonflés comme une éponge pleine d'eau, & que dans la dissection les sérosités qui les gonfloient, coulèrent abondamment.

De ces Observations il résulte évidemment que dans l'Anasarque confirmée il y a un amas de sérosités dans tout le systême cellulaire, ou dans le tissu graisseux de toutes les parties, soit intérieures, soit extérieures ; & non pas simplement une stagnation d'eau dans toute l'habitude de la graisse couchée au-des-

ſous de la peau, comme le diſent *Boerhaave* (a) & *Fréd. Hoffman* (b) ou entre la peau & les muſcles, ſelon la définition vague qu'en donnent *Juncker* (c) & *Nenter*, (d)

Il eſt donc certain que le ſiège de l'Anaſarque eſt dans le ſyſtême cellulaire, c'eſt-à-dire, non ſeulement dans la membrane graiſſeuſe, dans la peau, & dans tous les muſcles couchés au deſſous des tégumens communs; mais encore dans toutes les parties intérieures, dans les viſcères, dans les membranes, dans les nerfs, &c. Car le tiſſu cellulaire s'étend & s'inſinuë dans les interſtices que laiſſent entre elles les fibres dont toutes les parties du corps humain, tant intérieures qu'extérieures, ſont compoſées; & lorſque les cellules adipeuſes de l'habi-

---

(a) *De morb. aph.* 1225.
(b) *Med. rat. ſyſt. t.* 4. *p.* 4. *cap.* 14. §. 4.
(c) *Tab.* 88.
(d) *Tab.* 93.

tude du corps ſont remplies de ſéroſité, celles des parties intérieures doivent bien-tôt en être plus ou moins abbreuvées : ou ſi par quelque cauſe que ce ſoit l'effuſion des ſéroſités commence à ſe faire dans le tiſſu cellulaire des parties intérieures, elle ne manque jamais de gagner tôt ou tard celui de l'habitude du corps. C'eſt un fait dont la raiſon ſe tire de la ſtructure de ce tiſſu, & dont la preuve eſt fondée ſur l'inſpection anatomique.

On doit auſſi regarder comme averé, que la liqueur qui, par ſon effuſion dans le tiſſu cellulaire, produit l'Anaſarque, n'eſt qu'une ſéroſité ou une humeur aqueuſe, & non un ſuc ſanieux provenant de la fonte des chairs, comme le diſoit *Aretée* (a), ni, comme on le croyoit autrefois (b), un ſang pituiteux,

---

(a) *Morb. diuturn. lib.* 2. *cap.* 1.

(b) *Gal. Trall. Dodonæus apud Schenkium p.* 419. *River. prax. lib.* XI. *cap.* 6. *de hydrope.*

c'eſt-à-dire, un ſang crud & froid qui ſe répandant par les veines dans tout le corps, le diſtend, l'enfle & lui donne une couleur pâle & ſemblable à celle d'un cadavre.

Mais dans quelle claſſe de Maladies placerons-nous l'Anaſarque? Eſt-elle *protopathique* ou *deuteropathique?* C'eſt-à-dire, eſt-elle toûjours indépendante de toute autre Maladie, ou ne marchet-t-elle jamais qu'en ſecond, & à la ſuite de quelque autre indiſpoſition? On nous demandera encore ſi elle eſt toûjours précédée de quelqu'autre eſpèce d'Hydropiſie, ou ſi elle les annonce toutes, les devance & les accompagne ordinairement.

Je crois qu'il eſt fort rare que quelqu'un ſe trouve atteint d'une Anaſarque tout-à-coup, & ſans avoir auparavant eſſuyé aucune ſorte d'indiſpoſition: du moins on ne trouve que peu d'exemples de cette eſpèce d'Hydropiſie, qui n'ait été amenée par quelqu'autre maladie, particu-

lièrement par la Cachexie. Ainſi je ne donne pas la choſe pour impoſſible, & je conçois fort bien qu'une boiſſon froide avalée en grande quantité par une perſonne d'un tempérament fort phlegmatique, après quelque exercice violent, ou après s'être long-temps expoſée aux rayons du ſoleil dans les jours les plus chauds de l'Eté, ou dans le chaud d'un violent accès de fièvre (*a*), pourroit, par exemple, occaſionner une Anaſarque preſque ſur le champ & avant qu'il ſe fut manifeſté aucune autre maladie. D'ailleurs ne peut-on pas regarder la Cachexie comme un commencement d'Anaſarque, comme une Leucophlegmatie ou une Anaſarque au premier dégré? Et ſi la Cachexie ſe forme quelquefois indépendamment de toute autre maladie, la Leucophlegmatie ou l'Anaſarque

---

(*a*) V. *Areta. loc. citat. Sylvius Tract. de morbis epidemic.*

commençante ne ſera-t-elle pas alors *protopathique?* Convenons toutefois que le plus ordinairement l'Anaſarque n'eſt qu'une maladie *deuteropathique*, une maladie qui ſuccède à une autre maladie ou qui ſe complique avec elle: on le verra dans la ſuite de cet Ecrit. Souvent même l'Anaſarque n'eſt qu'un ſymptome de l'Aſcite, & diſparoit d'abord après qu'on a évacué les eaux contenuës dans le bas ventre: l'hiſtoire ſuivante, à laquelle je pourrois en joindre quelqu'autre, en ſera la preuve.

OBSERVATION III.

Il y a plus de trente ans qu'ayant été appellé pour la nommée *Cauſſe* de cette Ville (*a*) dans la Parroiſſe de Saint Jacques, je fus, pour ainſi dire, ſaiſi d'horreur à l'aſpect de cette Malade: elle venoit de rece-

---

(*a*) Béſiers.

voir l'Extrème-Onction & avoit été abandonnée par son Médecin. C'étoit une femme d'une haute stature : elle avoit passé cinquante ans, & s'étoit fort adonnée au vin. Elle étoit hydropique du bas ventre, & en même temps elle étoit si fort enflée depuis les pieds jusqu'à la tête qu'elle paroissoit monstrueuse : ses pieds, ses jambes, ses cuisses étoient d'une grosseur énorme, de même que ses bras, ses mains, ses mammelles, son cou & ses jouës : ses poignets étoient si fort enflés qu'il n'étoit pas possible de sentir le moindre battement des artères : enfin son ventre étoit d'un volume effroyable. Je la trouvai assise au bord de son lit dans la posture d'une femme prête à accoucher, ayant ses pieds posés à terre & ses épaules soutenuës par deux femmes : c'étoit la seule situation qu'elle pût garder par rapport à sa respiration qui étoit gènée au point de faire craindre l'étouffement.

Après avoir examiné la Malade, je dis d'abord que le cas me paroiſſoit déſeſperé ; mais j'ajoûtai en même temps qu'on pouvoit tenter la paracentèſe, qu'on n'avoit rien à craindre de cette opération, & qu'on pouvoit du moins ſe flatter qu'elle ſoulageroit un peu la Malade. On ſuivit ſur le champ mon avis : on lui fit la ponction, & il ſortit du bas ventre une grande quantité d'eaux. La Malade reſpira plus librement : elle fut purgée & repurgée : elle vuida beaucoup de ſéroſités, ſoit par les ſelles, ſoit par les urines : l'Aſcite & l'Anaſarque diſparurent ; & après une quinſaine de jours la Malade ſe trouva entièrement quitte de toutes ſes enflures, & en état de vacquer à ſes affaires. Il ſe paſſa plus d'un an ſans qu'elle eut aucun retour d'hydropiſie, & ſans qu'il reſtât le moindre veſtige de cette maladie ; mais ſon mauvais régime l'ayant enſuite replongée dans le même état où je l'avois vûë la pre-

mière fois, & les ſecours néceſſaires lui ayant manqué, elle périt miſérablement.

Selon toutes les apparences cette Anaſarque n'étoit qu'un ſymptome de l'Aſcite : autrement elle ne ſe ſeroit pas diſſipée ſi promptement après l'évacuation des eaux contenuës dans la cavité de l'abdomen. Il eſt donc à préſumer que les eaux ayant commencé dans cette Malade à s'épancher dans le bas ventre, peu à peu le tiſſu cellulaire de l'habitude du corps en avoit été abbreuvé, & avoit enfin formé cette Anaſarque monſtrueuſe ; au lieu que dans le *Colporteur*, dont j'ai parlé plus haut, il eſt à croire que les ſéroſités ichoreuſes qui couloient auparavant par l'ulcère qu'on deſſécha, s'étoient d'abord infiltrées dans l'habitude du corps, avoient enſuite gagné les parties intérieures, & s'étoient enfin répanduës dans les cavités de la poitrine &

du bas ventre. Dans l'un & dans l'autre cas, ce fut par la continuité du tissu cellulaire que se fit la transmission des sérosités ; & ce fut aussi par la même voye que le pus qui avoit cessé de couler par l'ulcère du *Colporteur*, alla se déposer dans un des lobes de son poumon ; ce qui ne paroitra pas surprenant à ceux qui ont vû comme moi, ou qui sçavent d'ailleurs, que le pus d'un Panaris reflue quelquefois le long du bras, & va former un abscès sous l'aisselle.

Dans le *Colporteur* l'Anasarque précéda l'épanchement des sérosités dans les cavités intérieures : la manière dont elle se forma, ses progrès rapides & sa funeste terminaison en moins de quatre mois, font voir assez clairement qu'elle n'avoit pas été occasionnée par des eaux épanchées intérieurement ; qu'au contraire les hydropisies du bas ventre & de la poitrine n'étoient dans ce Malade qu'une suite, un sympto-

me de ſon hydropiſie univerſelle.

Dans la nommée *Cauſſe* l'Anaſarque ſuccéda à l'Aſcite, & ne fut qu'une ſuite de cette maladie.

De là il réſulte que tantôt les hydropiſies intérieures ſuccèdent à l'Anaſarque, & que tantôt l'Anaſarque eſt un ſymptome d'un épanchement de ſéroſités dans quelqu'une des cavités intérieures ; ce qui n'eſt pourtant pas toujours généralement vrai, puiſqu'on obſerve des Anaſarques qui ne dépendent d'aucune autre hydropiſie, & qui ne ſont ſuivies d'aucun épanchement ſenſible de ſéroſités dans les cavités intérieures. Les enflures œdémateuſes dont les enfans ſont quelquefois attaqués, ne ſont pas pour l'ordinaire une ſuite de quelque épanchement, & elles ſe diſſipent ſouvent ſans qu'il s'en enſuive aucune hydropiſie intérieure. La même choſe arrive, mais plus rarement aux adultes : leurs enflures même ne ſe terminent pas toujours heu-

reusement, quoiqu'elles ne soient suivies d'aucune hydropisie intérieure. L'Observation que je vais rapporter, le fera voir.

OBSERVATION IV.

L'Anasarque, dont M. *de Roubignac*, Prêtre & Doyen des Professeurs en Théologie dans l'Université de Toulouse, mourut en cette Ville (*a*), dont il étoit natif, ne fut ni précédée ni accompagnée d'épanchement de sérosités dans aucune cavité intérieure, quoiqu'elle eut duré presque une année, & qu'elle eut même préludé long-temps auparavant par des enflures œdémateuses aux extrémités inférieures. La Maladie n'étoit pourtant pas protopathique; car ce ne fut qu'après plusieurs attaques de fièvre tantôt continuë, tantôt intermittente, qu'elle se manifesta. Elle fut annon-

(*a*) A Bésiers le 30. Dec. 1758.

cée par une grande ſéchèreſſe de goſier cauſée par le défaut de ſécrétion de la ſalive, & accompagnée de rougeur & de chaleur au fond du palais, qui l'empêchoient d'avaler aiſément les alimens ſolides; à quoi ſe joignirent enſuite un gonflement conſidérable du bas ventre, ſans tenſion, ni fluctuation, ni embarras ſenſible dans les viſcères de cette cavité, & une difficulté d'aller à la ſelle.

M. *de Roubignac* étoit grand & médiocrement gros. Il étoit né robuſte, & ſon appétit répondoit aſſez à ſon tempérament vigoureux. Comme dans ſa jeuneſſe il n'avoit donné dans aucun excès, qu'il s'étoit accoûtumé à des exercices pénibles, & qu'il s'acquittoit de ſa Charge de Profeſſeur d'un ton de voix fort élévé, il avoit joui d'une très-bonne ſanté juſqu'à l'âge de près de ſoixante ans. Mais à combien de dérangemens n'eſt pas expoſée la ſanté la mieux affermie?

D'abord l'âge avancé ne manque guère d'amener avec lui bien des infirmités : *multa*, dit Horace, *ſenem circumveniunt incommoda* : enſuite, quelque robuſte que ſoit le corps, que n'a-t-on pas à craindre de la part de l'ame? L'obligation où l'on croit être de ſoutenir vivement une opinion pour laquelle on s'eſt déclaré, que n'emporte-t-elle pas de ſoins, de peines, de chagrins, ſurtout lorſqu'on eſt contrarié, & qu'on craint de ne pouvoir pas faire prévaloir ſon ſentiment ? Et ces ſoins, ces peines, ces chagrins, quoique accompagnés d'un heureux ſuccès, quels deſordres, quelles révolutions ne ſont-ils pas capables d'exciter dans l'œconomie animale même la mieux règlée? C'étoit la poſition où ſe trouva M. *de Roubignac* : auſſi éprouva-t-il les dérangemens qui ſont la ſuite du travail & de la contention d'eſprit ; & il les éprouva d'autant plus aiſément, qu'il ne changea rien à ſa manière

ordinaire de vivre, & qu'il continua de se livrer à son appétit, comme il faisoit dans un âge moins avancé & dans un temps où son esprit étoit plus tranquille. Ainsi on ne doit pas être surpris qu'il fit de mauvaises digestions, & qu'à ces mauvaises digestions il succédât tantôt une fiévre putride, tantôt des accès de fièvre intermittente.

Il fut traité de ces maladies à Toulouse, & on ne lui épargna ni purgatifs, ni quinquina. Comptant plus qu'il ne falloit sur la vigueur de sa complexion, il n'attendoit pas d'être parfaitement rétabli pour reprendre ses fonctions de Professeur: peut-être aussi négligeoit-il le régime nécessaire en pareil cas, & la fièvre ne manquoit pas de revenir; ce qui l'obligeoit de recourir de nouveau aux purgatifs & au quinquina. Il ne laissoit pas dans les intervalles de prendre quelques remèdes altérans, tels que des opiates légèrement apéritives, des boüillons

délayans, du lait, &c. Mais les fréquens retours de la fièvre l'obligeoient ſouvent d'en interrompre l'uſage.

De ſi fréquentes rechutes attirèrent enfin des enflures œdémateuſes aux extrémités inférieures, accompagnées d'un peu de rougeur au fond du palais & d'une grande ſéchèreſſe de bouche, en ſorte qu'il ne pouvoit avaler facilement que les alimens humides, tels que la ſoupe. A ces enflures, qui s'étendirent enfin par tout le corps, & qui furent accompagnées de beaucoup de flatuoſités dans le bas ventre, ſe joignoit de temps en temps une fièvre erratique. Dans cet état, ceux qui le traitoient à Toulouſe, crurent que pour arrêter le progrès de ces enflures, pour chaſſer les vents, dont les premiéres voyes étoient remplies, & pour remédier à la fièvre dont il eſſuyoit de ſi fréquens retours, il falloit ſi fort prodiguer les purgatifs, que depuis le com-

mencement de 1758 jusqu'á la fin de Juillet de la même année, qu'il partit pour Carcassonne, il fut purgé cinquante fois.

Il se flattoit que le changement d'air pourroit lui procurer quelque soulagement ; mais voyant que son mal empiroit chaque jour, il ne séjourna que trois semaines à la campagne prés de Carcassonne, & il en partit dans le dessein d'aller à Montpellier pour y consulter deux habiles Médecins. Il arriva à Bésiers vers la fin du mois d'Août;& croyant se trouver un peu mieux depuis qu'il respiroit l'air natal, & qu'il avoit le plaisir de s'entretenir avec ses parents & ses amis, il n'auroit pas exécuté le dessein qu'il avoit formé d'aller à Montpellier, si je ne l'y avois en quelque façon forcé, en lui disant que je ne voulois lui donner aucun remède qui ne lui eût été ordonné par les Médecins qu'il avoit résolu de consulter.

Ce qui me détermina à lui parler

ainſi, ce fut, qu'après l'avoir bien examiné, & après avoir mûrement reflechi ſur tout ce qui avoit précédé, je vis bien clairement que, ſoit que je priſſe le parti de vouloir le guérir radicalement, ſoit que je vouluſſe me contenter de pallier ſon mal, je ne pouvois tout au plus que retarder ſa mort de quelques mois; & qu'en qualité de ſon ancien ami, je ne voulois pas qu'il mourut avec le regret de n'avoir pas conſulté des Médecins à Montpellier, comme il ſe l'étoit propoſé. Il partit donc au commencement de Septembre, & il conſulta deux habiles Praticiens de Montpellier, qui lui ordonnèrent des boüillons adouciſſans & légèrement inciſifs, le petit lait & quelques autres remèdes précédés de doux purgatifs.

Quoique dans le Mémoire qu'on lui donna, on ne parle point d'hydropiſie univerſelle, ni de fièvre lente, il n'eſt pas moins vrai qu'a-

vant que le malade partit d'ici, j'avois obſervé une enflure générale dans toute l'habitude de ſon corps, mais un peu moins conſidérable vers les parties ſupérieures: j'avois trouvé ſon ventre fort élevé & gonflé de vents, avec une petite fièvre qui ne deſemparoit point, qui étoit plus ſenſible après les repas, & qui augmentoit même un peu plus tous les ſoirs: j'avois enfin remarqué qu'il touſſoit quelquefois, qu'il étoit eſſoufflé, & qu'il avoit un peu de diſpoſition à l'aſſoupiſſement; ce que j'attribuai non ſeulement aux vices du ſang & de la lymphe, mais encore à quelques gouttes de ſéroſité déja infiltrées dans le tiſſu cellulaires des membranes du cerveau & de la ſubſtance des poumons: obſervations qui en m'indiquant les progrès du mal, influèrent beaucoup ſur le jugement que j'en portai, & que l'événement confirma.

Cependant pour n'avoir rien à me reprocher, je fus d'avis de met-

tre le malade à l'uſage des remèdes qui lui avoient été ordonnés, & qui tendoient plus à pallier ſon mal qu'à le guérir ; car ceux qu'il conſulta à Montpellier, avoient ſans doute penſé comme moi, que ſon état ne comportoit pas une cure radicale. Il fut donc purgé comme on le lui avoit ordonné à Montpellier : il prit les boüillons au Bain-Marie qu'on lui avoit preſcrits ; & après avoir été repurgé, il ſe mit à l'uſage du petit lait qu'on lui avoit conſeillé : mais à peine en eût-il uſé pendant quatre ou cinq jours, que ſa fièvre augmenta conſidérablement, que ſon eſtomach ſe trouva ſi gonflé, & ſa poitrine ſi oppreſſée qu'il fallut néceſſairement diſcontinuer ce remède & le repurger.

Quelques jours auparavant il avoit paru une enflure aux lombes, qui formoit une eſpèce de bourlet : le ſcrotum & le penis s'étoient auſſi enflés, & cette dernière partie étoit devenuë tortueuſe.

Le peu de ſoulagement que M. *de Roubignac* avoit reçu des boüillons de Veau au Bain-Marie, le mauvais ſuccès du petit lait, le progrès que ſes enflures faiſoient chaque jour, la toux qui devenoit plus fréquente, la fièvre qui redoubloit chaque ſoir : tout cela étoit plus que ſuffiſant pour le dégoûter des remèdes qui lui avoient été preſcrits à Montpellier. Il vouloit guérir, & il comprenoit fort bien qu'on ne lui avoit ordonné que des palliatifs. Ceux qui venoient le voir, lui racontoient des guériſons ; & lorſque j'étois conſulté ſur les remèdes qui les avoient opérées, je ne manquois pas de lui repréſenter que ces remèdes étoient trop violens, & qu'ils ne convenoient pas à ſon état. Je ne fus pas toûjours écouté : contre mon avis & à mon inſçu il eſſaya quelques hydragogues un peu forts & des ptyſanes extrèmement diurétiques : il s'en trouva fort mal, & il fallut par de l'eau de poulet & de doux

calmans, réparer les desordres que ces remèdes avoient faits.

Le remède auquel je m'opposai le moins, & que j'aurois moi-même mis en usage d'abord après l'arrivée du malade en cette Ville, si une cure radicale m'avoit paru possible, ce fut le Kermès minéral, que quelqu'un lui proposa : après avoir prévenu ses parens, que le mal avoit fait de trop grands progrès pour qu'il pût céder à ce remède, je lui en laissai prendre une dose médiocre le matin pendant trois jours, lui faisant avaler par-dessus quelques verrées d'eau de poulet. Il vuida d'abord une grande quantité de sérosités, & il parut soulagé; mais il fallut renoncer pour toûjours à ce remède, à cause de la toux violente, de l'enroûement & de l'ardeur aux entrailles qu'il occasionna, malgré les adoucissans dont le malade usoit pendant le jour & le calmant qu'il prenoit tous les soirs.

Tant de tentatives inutiles, &

toûjours nuisibles, auroient dû lui faire comprendre que son mal étoit irremédiable. Point du tout : il se flattoit toûjours d'en guérir ; & cet espoir, qu'*Aretée* (a) a observé être particulier à ces sortes de malades, & qu'il attribuë à la nature du mal, l'accompagna jusqu'au dernier soupir. Un mois avant la mort, il auroit souhaité qu'on lui scarifiât les extrèmités inférieures, afin de procurer l'écoulement des sérosités répanduës sur toute l'habitude de son corps. J'éludai pendant quelques jours sa demande, sous prétexte que les remèdes précédens l'avoient fort fatigué, & qu'il avoit besoin de reprendre des forces par le moyen d'une bonne nourriture : mais ce que la raison ne permettoit pas d'accorder dans l'état où étoit le malade, la nécessité obligea bien-tôt à le faire. On vit paroître aux jambes des taches bluâtres, & qui de-

(a) *Loc. citat.*

venant

venant bien-tôt noires, annonçoient un ſphacèle prochain. Alors il fallut néceſſairement avoir recours à des mouchetures, qui à la verité procurèrent un grand écoulement d'eaux, mais qui ne changèrent pas en mieux la face de la maladie. Malgré les ſecours réunis de la Médecine & de la Chirurgie, il ſe formoit d'un jour à l'autre de nouvelles taches livides qu'il falloit ſcarifier & panſer ſelon les règles de l'Art. Il coula beaucoup de ſéroſités : les extrèmités ſupérieures, les lombes, les tégumens du bas ventre ſe désenflèrent : les cuiſſes diminuèrent auſſi beaucoup; mais on ne remarqua point de diminution dans l'enflure des pieds, & très-peu dans celle des jambes.

Ces évacuations épuisèrent le malade : les défaillances ſurvinrent; & malgré tous les ſecours que la Médecine, aidée d'un bon régime, peut fournir en pareil cas, il s'éteignit ſans agonie, ſe plaignant ſeulement

de la peine qu'il avoit à reſpirer, & demandant qu'on lui fit quelque opération.

Son cadavre ne fut point ouvert; mais il ne nous parut pas qu'aucun de ſes viſcères eût été affecté, ni qu'aucune cavité intérieure eût été inondée. Je jugeai pourtant qu'à l'occaſion des différens remèdes dont il avoit uſé dans ſes indiſpoſitions précédentes, & de quelques excès dans ſon régime, il pouvoit s'être formé quelques légers embarras dans le foye, le pancreas, la ratte, & dans les glandes du méſentère. Je jugeai auſſi que le tiſſu cellulaire de toutes les parties intérieures, & particulièrement celui des poumons, étoit un peu abbreuvé, & qu'il l'auroit été beaucoup davantage, & auroit même lâché la ſéroſité dans la cavité de la poitrine & en quelqu'autre endroit, ſi les eaux ne s'étoient écoulées abondament par les légères ſcarifications qui avoient été faites aux parties

inférieures; à quoi contribua aussi le ressort vigoureux dont ce tissu étoit originairement doüé, & la bonne constitution des viscères qui nous étoit indiquée par le bon tempérament du malade, & par la ferme santé dont il avoit joüi jusqu'à un âge assez avancé.

De ce qui est arrivé à M. *de Roubignac*, il ne faut pas conclure que l'Anasarque soit toûjours mortelle. Les exemples de guérison qu'on trouve dans les Auteurs, & celui que j'ai eu occasion d'observer moi-même, & que je vais rapporter, doivent nous faire suspendre notre jugement, & nous engager à rechercher les raisons qui peuvent nous faire regarder cette maladie comme mortelle dans les uns, & comme susceptible de guérison dans les autres. On comprend d'abord que l'Anasarque *protopathique* : celle qui n'a été précédée d'aucune indisposition, & qui survient tout à coup par quel-

que cauſe que ce ſoit, peut quelquefois être aiſément guérie : qu'on peut guérir auſſi une Anaſarque *deuteropathique*, ou qui a ſuccédé à quelqu'autre maladie, pourvû qu'elle ne ſoit pas invéterée, & que la maladie dont elle eſt une ſuite, ne ſoit pas incurable ; mais qu'on ne doit pas attendre la guériſon d'une Anaſarque cauſée ou entretenuë par une maladie incurable, ou qui par ſa durée a fait des progrès, tels qu'on a lieu de juger que les viſcères ſont grièvement affectés. On verra la preuve de l'un & de l'autre de ces cas dans les exemples que je vais rapporter.

OBSERVATION V.

Un enfant, qui n'avoit que trois à quatre ans, devint Leucophlegmatique & prodigieuſement enflé de ſon ventre à la ſuite d'une diarrhée opiniâtre qui avoit ſuccédé à une petite vérole diſcrete, mais qui

n'avoit pas bien ſuppuré. En vain on s'étoit efforcé d'arrêter ce cours de ventre, qui étoit entretenu par un mauvais régime, & qu'une fièvre lente accompagnoit : il étoit ſurvenu une fièvre accidentelle avec des redoublemens que les purgatifs irritoient, ſans diminuer le gonflement du ventre, ni l'enflure des extrémités inférieures, ni la bouffiſſure du viſage. Alors il fallut ſe tourner du côté des délayans, des humectans & des légers inciſifs, & entremêler de loin à loin de doux évacuans : par ce moyen la fièvre ſe diſſipa, les enflures diſparurent, & en moins d'un mois l'enfant fut parfaitement rétabli.

OBSERVATION VI.

Un Médecin Arabe (*a*) qui vivoit dans le douſième ſiècle, dit avoir vû un homme qui pen-

(*a*) Rhasès *lib.* 1. *contin. tract.* 19. *cap.* 1.

dant l'Eté fit un exercice violent accompagné de ſueur, depuis le matin juſqu'à midi, & qui s'en trouva mal. Se levant enſuite il prit tout-à-coup & à pluſieurs repriſes une grande quantité d'eau froide pour boiſſon, & continuant ainſi pendant trois jours, il tomba dans une hydropiſie univerſelle. Je le traitai, ajoûte ce Médecin, avec un Electuaire, appellé *Diacurcuma major*, où entrent le Safran des Indes, l'Eupatoire d'Avicenne, la Rhubarbe, &c, & le malade ſe rétablit.

OBSERVATION VII.

Paul Reneaume raconte (*a*) qu'une jeune payſane s'étant laiſſé ſéduire, & ayant conçu, s'étoit ſi fort gorgée d'eau, qu'elle avoit, pour ainſi dire, entièrement éteint la chaleur de ſon eſtomach, & qu'elle étoit devenuë enflée de tout

---

(*a*) *Obſ. med.* 148.

ſon corps, croyant pouvoir, ſous l'apparence d'une hydropiſie univerſelle, cacher ſa groſſeſſe & ſauver ſa réputation. Mais ce Médecin lui ayant arraché ſon sècret, ſous la feinte promeſſe de faire diſparoitre ce qu'elle portoit dans ſon ſein, il lui fit prendre ſept grains de ſon Stomachique, qui lui firent rejetter par le vomiſſement plus de trois livres d'eau, & qui la purgèrent ſi bien par le bas, ſans que l'uterus en ſouffrit, qu'en moins de deux ou trois jours elle fut rétablie, & qu'au neuvième mois elle accoucha fort heureuſement.

OBSERVATION VIII.

Une jeune fille âgée de trois ans, & qui avoit beaucoup d'averſion pour les remèdes, guérit au rapport de *Greg. Horſtius* (a), d'une Anaſarque preſque deſeſpérée par l'u-

(a) *Epiſt.* 2. *obſ.* 32. *l.* 4.

ſage du Mercure doux marié avec quelques grains de Magiſtère de Jalap, qu'on réïtera quelquefois; ce qui fut ſuivi d'une abondante évacuation, ſans que la malade en fut fatiguée. Pour confirmer la guériſon, on la mit, dit-il, dans un Bain médicinal & confortatif.

OBSERVATION IX.

Willis rapporte (*a*) qu'un homme robuſte & d'un âge moyen, après avoir gardé la fièvre quarte pendant plus d'un an, & avoir uſen même temps d'un mauvais régime, étoit devenu hydropique de toute l'habitude du corps. Cette Anaſarque, par la boiſſon abondanée te dont le malade ſe gorgeoit pour appaiſer la ſoif ardente dont il étoit tourmenté, augmenta ſi fort, qu'il ne pouvoit ſe remuer dans ſon lit ſans le ſecours d'un domeſtique,

---

(a) *Sect. 2. cap. 5. de anaſar.*

tous ſes membres depuis la tête juſqu'aux pieds s'étant enflés, de même que l'abdomen.

A ma premiere viſite, ajoûte *Willis*, j'annonçai au malade qu'il mourroit bien-tôt s'il ne s'abſtenoit de boire ; à quoi il répondit qu'il ne boiroit pas du tout pendant une ſemaine, ſi par ce moyen il pouvoit guérir. Il me tint parole, continuë *Willis* : quelque violente que fut ſa ſoif, il n'avala pendant ſix ou ſept jours d'autre liquide, que les remèdes qu'on lui donnoit ; & comme pendant ce tems-là il prenoit ſoigneuſement des hydragogues, des diurétiques, & d'autres remèdes qu'on lui ordonnoit, il ſe trouva mieux, & recouvra enfin ſa ſanté, de ſorte que depuis environ cinq ans il s'eſt toûjours bien porté.

OBSERVATION X.

Dans le Journal des Sçavants (*a*)

(*a*) *Juill.* 1759. *p.* 490.

il eſt rapporté que *Torti* (l. 1. c. 10.) *Reſtaurand* (*Hipp. de uſu Kin. Kin.*) & *Heiſter* le fils (*Diſſ. de hydrop. & & quartan. per cort. peruv. curata*), ont publié des exemples d'hydropiſies guéries par le Quinquina en même temps que les fièvres qui les avoient produites, & que le Vin de Genièvre avec le Sel de Mars de *Riviere* & le Sel prunelle a guéri quelquefois la fièvre & l'hydropiſie.

OBSERVATION XI.

Un Médecin de Bruges fit part à M. *Homberg* (a) d'un exemple d'une Anaſarque guérie d'une manière ſingulière. Il lui marqua qu'une femme, qui depuis pluſieurs années avoit les jambes & les cuiſſes extraordinairement enflées & douloureuſes, trouvoit du ſoulagement à ſe les frotter devant le feu avec de l'eau-de-vie les matins & les ſoirs.

(a) Hiſt. de l'Acad. des Sc. 1708 p. 47.

Un soir le feu prit par hazard à toute cette eau-de-vie dont elle s'étoit frottée, & la brûla assez légèrement. Elle mit quelque onguent à sa brûlure ; & pendant la nuit toute les eaux dont ses jambes & ses cuisses étoient gonflées, se vuidèrent entièrement par les urines, & l'enflure ne revint point.

OBSERVATION XII.

Mais ce n'est pas la première fois que le feu a guéri l'hydropisie. *Scholzius* d'après *Caspar Hoffman* (a) rapporte qu'une personne atteinte de cette maladie, ayant par mégarde été brûlée avec un fer chaud à la cuisse, il s'éleva une grosse vessie, par l'ouverture de laquelle les sérosités dont tout son corps étoit abbreuvé, s'écoulèrent ; ce qui fut suivi d'une parfaite guérison.

(a) *L. 3. cons. 30. apud Schenck. p. 420.*

OBSERVATION XIII.

Houlier (a) nous apprend aussi qu'un malade guérit parfaitement d'une hydropisie universelle pour s'être coupé jusqu'au vif les ongles des pieds, d'où s'écoula toute la sérosité dont son corps étoit inondé : guérison non moins singulière que les deux précédentes.

OBSERVATION XIV.

On trouve encore dans *Hoffman* (*Fréd.*) quelques exemples d'Anasarques guéries : je n'en rapporterai que deux. Une femme, dit-il (*b*), âgée de trente ans, bien constituée, mais d'une habitude molle & spongieuse, fut saisie de frayeur à la veille de ses règles. Cette évacua-

(a) *De morb. intern. p.* 374.

(b) *Med. systemat. tom.* 4. *part.* 4. *cap.* 14. *obs.* 1.

tion ayant été ſupprimée, elle ſe plaignit d'abord de laſſitude, de dégoût, d'angoiſſe, d'abbattement du pouls & d'enflure des pieds. A cela ſe joignit une grande difficulté de reſpirer : l'enflure s'étendit juſqu'aux cuiſſes & même à l'abdomen qui étoit dur & tendu : les vents, dans leſquels ſe réſolvoient, pour ainſi dire, les alimens, la tourmentoient beaucoup : la ſoif augmentoit, & la difficulté de reſpirer alloit juſqu'à faire craindre l'étouffement.

Les remèdes, continuë M. *Hoffman*, ſoit emmenagogues, ſoit purgatifs, ſoit diurétiques, ne la ſoulageoient point. Enfin il ſe fit naturellement une crevaſſe aux pieds, d'où il s'écouloit chaque jour une grande quantité d'eau ; ce qui fit diminuer beaucoup l'enflure & la tenſion du ventre. Pour prévenir la mortification, je fis, dit-il, appliquer aux pieds des ſachets pleins de ſémences de millet, d'anet, de

carvi & de genièvre, de feüilles d'absynthe & de scordium, & de fleurs de camomille, qu'on faisoit boüillir dans du vin rouge. Intérieurement, de quatre en quatre jours, je donnois, poursuit-il, une décoction faite avec deux onces de manne, cinq onces d'eau d'acacia, une drachme de terre foliée de tartre, à laquelle on ajoûtoit trois grains de tartre émétique soluble, quatre gouttes d'huile de cedre, quarante gouttes d'essence d'écorce d'orange & autant d'essence de gentiane rouge. Par le moyen de ce remède il sortit une grande quantité d'eau sans tranchées & sans que la malade en fut fatiguée, ni que ses forces fussent abbatuës. Je lui conseillai aussi, ajoûte-t-il, de prendre trois fois le jour de mon Elixir balsamique dans du vin de Hongrie. Par cette conduite, après quelques semaines, l'enflure & la dureté ayant successivement disparu, l'appétit & les forces revinrent, le pouls devint

naturel, & le visage reprit de la couleur. Enfin vers le temps où les menstruës avoient coûtume de couler, la malade fut saignée au pied ; ce qui fut suivi le lendemain de l'évacuation ordinaire; & peu de temps après du parfait rétablissement de la santé.

OBSERVATION XV.

Le même Auteur ajoûte qu'un homme de distinction, âgé de plus de quarante ans, d'une taille médiocre & d'un tempérament sanguin, qui de ses premières années se confiant à ses forces & à son appétit, avoit presque chaque jour fait son plus grand plaisir des exercices militaires & des violens mouvemens du corps qu'ils exigent : que cet homme, dis-je, avoit depuis cinq ou six ans commencé de fort engraisser à cause de la bonne chere qu'il faisoit, & du bon vin & de la biere de froment dont il usoit, &

qu'il avoit auſſi commencé d'eſſuyer trois ou quatre fois chaque année de légères atteintes de rhumatiſme, tantôt aux mains, tantôt aux pieds, principalement lorſque l'air étoit froid & humide. Enſuite il lui ſurvint d'autres accidens plus fâcheux : car les pieds s'enflèrent, & une grande difficulté de reſpirer le prit par intervalles, laquelle augmentoit lorſqu'après s'être, pour ainſi dire, gorgé d'alimens pour ſatisfaire ſon appétit, ſon bas ventre gonflé de vents empêchoit la libre deſcente du diaphragme ; de ſorte que le malade ne pouvant s'étendre dans ſon lit, fut obligé pendant quelques années de dormir le tronc élevé : auſſi lui arrivoit-il quelquefois de s'endormir ſi profondément pendant plus de demi-heure, qu'il n'étoit preſque pas poſſible de l'éveiller.

Du reſte, cette perſonne n'avoit jamais eu d'écoulement de ſang ni par le nez, ni par le fondement ; & ce défaut d'évacuation ſon Médecin

cin tâchoit de le compenser par la saignée pratiquée deux fois chaque année ; mais comme on la faisoit aux pieds qui étoient continuellement enflés, il n'en couloit que fort peu de sang, & le malade n'en retiroit aucun profit. Car, continuë le même Auteur, c'étoit vainement que le Médecin craignoit que la saignée au bras attirât une suffocation dangereuse : il y avoit bien plus de raison de craindre que dans un corps si pléthorique, & dont le visage étoit d'un rouge noirâtre, l'enflure n'augmentât bien davantage : aussi cela arrivoit-il, car tout le corps s'enfloit également bientôt après ; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que même dans le temps le plus froid les douleurs rhumatismales qu'il avoit coûtume de ressentir aux pieds & aux mains, ou ne paroissoient pas du tout, ou s'appaisoient incontinent.

Dans cet état, & dans la crainte d'accidens encore pires, ayant été

appellé en consultation, je jugeai, dit-il, que la maladie étoit un Asthme compliqué avec une Anasarque, & causé par une trop grande abondance de sang dont le cœur & les poumons étoient presque suffoqués. J'approuvai la saignée du bras que le Médecin ordinaire avoit pratiquée avant mon arrivée, & j'opinai à la réïterer dans le besoin ; lorsqu'on la réïteroit, la respiration en devenoit plus aisée & le pouls plus élevé. Ayant examiné le malade avec d'autres habiles Médecins, on reconnut à des signes certains que les viscères n'étoient ni obstrués ni squirrheux, qu'il ne s'étoit point fait d'épanchement de sérosités dans la poitrine ni dans le bas ventre, & que les poumons étoient exempts de polypes. Comme le ventre faisoit assez bien ses fonctions, eu égard au peu d'alimens que prenoit le malade, on s'abstînt de tous les forts hydragogues & diurétiques, & après avoir prescrit un ré-

gime de vivre très-exact, on donna préférablement des balſamiques amers, des ſtomachiques & des carminatifs, entremêlant de temps en temps des ſels déterſifs & apéritifs. Pour boiſſon on ordonna une bière fort diurétique, & on fit donner pluſieurs lavemens carminatifs pour diſſiper les flatuoſités. Sur ces entrefaites un ou deux mois s'étant paſſés, la nature qui guérit ſouvent les plus grandes maladies, fit naître aux pieds de petites veſſies, d'où il s'écoula une grande quantité d'eau; ce qui fut accompagné d'un peu de fièvre & d'un retour de goutte. C'eſt ainſi que le malade commença enfin de reſpirer avec plus de facilité, de dormir plus tranquillement, d'uriner en plus grande quantité, de reprendre des forces, & de ſe rétablir de telle ſorte qu'avec la grace de Dieu, il ſe trouve maintenant quitte de toute incommodité.

OBSERVATION XVI.

Dans une Thèſe de Médecine (*a*) ſoutenuë à Paris en 1743, on raconte qu'une perſonne étoit ſi fort enflée par un amas de ſéroſités, qu'on auroit dit qu'elle avoit été ſoufflée : elle reſpiroit, ajoûte-t-on, avec tant de peine, qu'il ſembloit qu'elle battoit des flancs, & qu'elle alloit rendre l'ame. Dans un ſi preſſant danger, on eut recours à de petites doſes de Kermès minéral, qui étant réïterées procurèrent un flux d'urine ſi abondant, que la malade ſe tira entièrement d'affaire.

OBSERVATION XVII.

Il eſt rare, mais non ſans exemple, que l'Anaſarque, qui ſuccède à une fièvre aiguë négligée, ſe diſ-

(a) *An Leucophlegmatiæ Kermes minerale.*

ſipe aiſément. M. *Coſte*, Docteur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, réſidant à S. Gervais Diocèſe de Caſtres, m'a rapporté qu'il fut appellé en 1748 pour la femme du nommé *Rigail* du même Lieu, âgée d'environ quarante ans; laquelle, après une fiévre des plus vives qu'il n'avoit pas traitée, étoit ſubitement devenuë enflée des pieds, des mains, des mammelles & du reſte du corps; & que lui ayant donné le matin pendant trois ou quatre jours des pillules hydragogues de M. *Helvetius*, que la Cour faiſoit diſtribuer autrefois, la malade avoit vuidé beaucoup de ſéroſités, & s'étoit deſenflée de toutes ſes parties du corps, à l'exception des lombes où il s'étoit formé une eſpéce de bourlet, au dedans duquel on ſentoit la fluctuation des eaux. Alors M. *Coſte* jugea à propos de faire appliquer ſur cette tumeur des véſicatoires, qui en peu de jours firent couler toutes les eaux qui y étoient contenuës.

Au mois de Septembre 1759 ayant été appellé à S. Gervais pour un Malade, je priai M. *Coste* de me faire voir cette femme : elle me confirma ce qui m'avoit été raporté, & je vis moi-même qu'elle se portoit encore fort bien.

OBSERVATION XVIII.

A ces exemples de guérison j'ajoûterai encore le suivant. Un de mes Confrères à l'Académie de Bésiers (*a*) m'a raconté que vers la fin de l'an 1758, dans le temps qu'il étoit en Corse, un Capitaine (*b*) du Régiment de Flandres y étoit tombé malade d'une hydropisie universelle, & qu'après avoir tenté inutilement tous les hydragogues que son Chirurgien major lui avoit prescrit, il s'étoit avisé,

(*a*) M. de la Rouviere Comm. ord. de Guer. & Intend. de l'Armée de Corse.

(*b*) M. Cadeau.

par le conſeil d'un Apoticaire, de ſe frotter tout le corps avec de l'huile d'olive ; ce qu'ayant continué pendant quelques jours, il s'étoit entièrement deſenflé, & étoit revenu dans ſon premier état. Son Chirurgien crut que les derniers remèdes qu'il lui avoit apportés, l'avoient guéri ; mais le malade avoit eu la précaution de les garder ; & pour le convaincre du contraire, il les lui rendit.

Je ne ſçache que le Journal d'Angleterre qui faſſe mention d'Hydropiſies guéries par cette méthode ; & je ne connois que *Celſe* (a) parmi les Anciens qui l'ait recommandée.

OBSERVATION XIX.

Parmi ceux qui meurent de l'Anaſarque, il s'en trouve quelquefois qui n'ont aucun dérangement

(a) *Lib. 3, cap. 21.*

considérable dans les viſcères. C'eſt ce qui arriva à un homme qui périt d'une Leucophlegmatie univerſelle à la ſuite d'une fièvre tierce. (*a*)

OBSERVATION XX.

Dans les Mêlanges des Curieux de la Nature (*b*) il eſt parlé d'une perſonne qui mourut d'une Anaſarque, dans le cadavre de laquelle on trouva les inteſtins, l'épiploon, le pancreas, le foye & la ratte parfaitement ſains : ſeulement il y avoit un polype dans le ventricule droit du cœur, un autre dans la veine cave, & un troiſiéme dans la veine pulmonaire ; de ſorte que ce n'étoit pas ſans raiſon que le malade ſe plaignoit pendant ſa vie d'une douleur au côté droit du cœur.

(*a*) V. *Journ. des Sçav. Juin* 1759 *tom.* 1.
(*b*) *Decad.* 2. *ann.* 5. *obſ.* 66.

A toutes ces histoires ajoûtons-en encore une qui nous a paru peu commune : elle est rapportée dans une Thèse soûtenuë dans l'Université de Médecine de Montpellier le 2 Mars 1759, sous ce titre *de natura causa febris efficiente.*

OBSERVATION XXI.

Une femme avoit des obstructions dans différens viscères, & principalement dans l'uterus, auxquelles s'étoit joint une Leucophlegmatie si considérable, que les cuisses étoient presque prêtes à crever. Lorsque l'extravasation de la sérosité étoit parvenuë à ce point, il paroissoit tous les soirs quelques mouvemens de fièvre, qui commençoient par un léger froid, auquel succédoit une douce chaleur, qui duroit toute la nuit. Cette fièvre étoit bientôt accompagnée d'un flux de ventre séreux, pendant lequel les eaux s'évacuant peu à peu, les parties se des-

enfloient & la Leucophlegmatie disparoissoit presque tout à fait. Alors la fièvre cessoit comme ayant fini son ouvrage, le ventre se resserroit ; mais en même temps l'habitude du corps devenoit cachectique, la fièvre reparoissoit, & la diarrhée qui survenoit, dissipoit cette indisposition. Enfin après avoir essuyé pendant deux ans ces alternatives de Leucophlegmatie, de fièvre & de diarrhée, cette Dame tomba dans un état qui la conduisit bientôt au tombeau.

Il ne seroit pas difficile d'accumuler ici un plus grand nombre d'exemples d'Anasarque mortelle, sur-tout de celle qui succède à de longues maladies, ou qui se complique avec elles ; mais outre que cela me paroit inutile, je craindrois d'ennuyer mes Lecteurs.

Nous ne rapporterons pas non plus des Observations pour montrer que l'Anasarque devance pour l'or-

dinaire les hydropisies particulières, & qu'elle les accompagne presque toûjours : on le sçait assez pour peu qu'on ait pratiqué, & on sçait aussi qu'elle se manifeste toûjours vers la fin des fièvres lentes, des phthisies & de la plûpart des maladies chroniques.

D'où vient donc cette diversité d'événemens dans une maladie qui pour l'ordinaire ne se forme que par dégrés, & qui donne, ce semble, suffisamment du temps pour la combattre par des remèdes convenables ? La raison de cette différence ne sera pas difficile à trouver, si on se rappelle les différens cas qui ont été rapportés, & si on fait attention aux circonstances qui les accompagnoient ; car on verra aisément que l'Anasarque peut être guérissable dans les uns & incurable dans les autres, selon la nature des causes qui l'ont occasionnée & la disposition des sujets qui en sont atteints, & qui ont été plus ou moins

vîte ſécourus, & plus ou moins méthodiquement traités : ſelon encore le caractère des maladies qui l'ont précédée, ou qui s'y ſont jointes, & ſuivant les progrès plus ou moins grands qu'elle a faits. Mais pour mieux comprendre la raiſon de cette diverſité d'événemens, il faut remonter juſqu'aux cauſes, ſoit prochaine, ſoit éloignées, de l'hydropiſie en général.

Or, il eſt évident à qui ſçait l'Anatomie & les loix de l'œconomie animale, qu'afin que notre corps ſe conſerve dans ſon état naturel, & qu'il ne ſe faſſe point d'épanchement de ſérofités dans les cellules de la membrane graiſſeuſe, ni dans aucune des grandes cavités, il faut 1°. Que nos humeurs principales, celles d'où dérivent toutes les autres, le ſang & la lymphe, ne pèchent ni par défaut ni par excès, qu'elles conſervent leur *Craſe* ou leur conſtitution naturelle, qu'elles ne ſoient ni trop épaiſſes ni trop

tenuës, & que les différentes molécules dont elles ſont compoſées ayent non-ſeulement entr'elles une juſte proportion, en ſorte que l'une ne prédomine pas ſur l'autre, mais qu'elles ayent encore une eſpéce de liaiſon, ou, ce qui revient au même, qu'elles ſoient exactement mêlées enſemble, & que les unes ne ſurnagent pas les autres.

2°. Il faut qu'en même temps nos parties ſolides où les organes qui préparent ces humeurs, qui les forment & les font mouvoir, conſervent leur ton & leur intégrité avec les forces néceſſaires pour s'acquitter de leurs fonctions, & que ces forces ne pèchent ni par excès ni par défaut.

3°. Que le ſang & la lymphe ne trouvent aucun obſtacle dans leur cours, & qu'après avoir rempli leurs différentes deſtinations, ces humeurs reviennent à leur ſource pour recommencer leur continuelle circulation.

4°. Que les couloirs où doivent se filtrer différens liquides pour les besoins de l'œconomie animale, soient bien disposés, je veux dire qu'ils ne soient ni trop resserrés, ni trop dilatés, ni bouchés, afin que la transpiration insensible & toutes les autres sécrétions & excrétions se fassent dans l'ordre & selon la quantité qui est réquise.

5°. Enfin, que les vaisseaux exhalans & les pores transpirans de nos parties intérieures ne versent pas plus de liqueur, qu'il n'en peut être repris par leurs vaisseaux & leurs pores absorbans.

S'il arrive donc que quelqu'une des conditions dont nous venons de parler, vienne à manquer entièrement ou en partie, il faudra nécessairement que notre machine se dérange en quelque manière. Mais quel sera ce dérangement? Il seroit trop long de parcourir tous les dérangemens qui pourroient survenir. Nous bornerons nos recherches à

ce qui conſtituë en général l'hydropiſie, c'eſt-à-dire, à l'effuſion des ſéroſités dans quelque endroit que ce ſoit du corps. Il ne s'agit donc que de découvrir de quelle manière ſe fait cette effuſion, & à quelle occaſion elle ſe fait. Car, quoique par les expériences qui ont été faites, on ſçache qu'en liant la veine cave, où les veines jugulaires d'un animal vivant (*a*), ou en injectant de l'eau dans l'artère Aorte (*b*), il ſe faſſe une extravaſation de ſéroſités dans preſque toutes les cavités du corps, & dans toutes les cellules de la membrane adipeuſe, il n'eſt pas encore décidé ſi c'eſt par ſuintement (*diapedeſe*), ou, ce qui revient au même, par tranſudation à travers les pores des tuniques artérielles & veineuſes, ou par la rupture de quelques vaiſſeaux lympha-

(*a*) *Lovver.*

(*b*) *Haller* not. in Boerh. t. 2. in-4°. p. 113.

tiques, que s'épanchent ces sérosités, ou enfin si elles ne sortent que par voye d'excrétion des artères exhalantes.

Que les vaisseaux lymphatiques puissent se rompre, l'extrême finesse de leurs tuniques ne permet pas de le revoquer en doute ; & l'on convient assez unanimement que la rupture de ces vaisseaux peut être une des causes de l'hydropisie; mais comme dans cette maladie la liqueur extravasée n'est le plus souvent qu'une simple sérosité, une eau, & non une véritable lymphe, on doit reconnoître aussi que la rupture des vaisseaux lymphatiques n'est pas la cause la plus ordinaire de l'hydropisie.

Avant qu'on connût la structure & l'usage des glandes, on les comparoit à des corps spongieux & percés d'une infinités de pores ou de petits trous, & on regardoit l'habitude du corps comme une *nasse* de pêcheur, à travers laquelle se faisoit

ſoit continuellement une excrétion inſenſible, à laquelle on donna le nom de tranſpiration. C'eſt ainſi que penſoient *Hippocrate*, *Sanctorius*, &c.

Il y a plus. La plûpart des Médecins modernes, même depuis les nouvelles découvertes, croyent que tout notre corps eſt ſpongieux, qu'aux premières fibres près, toutes nos parties, nos membranes, nos viſcères, nos grands vaiſſeaux, nos vaiſſeaux capillaires, &c. tranſpirent continuellement, & que lorſque le ſang eſt arrêté dans ſon cours par quelque cauſe que ce ſoit, la ſéroſité qui s'en ſépare, s'échappe par les pores des vaiſſeaux & des autres parties, dont le tiſſu imbibé, gonflé & relâché devient perméable ; & qu'ainſi l'hydropiſie peut être cauſée par ſuintement ou par tranſudation. Ils ſe fondent même ſur les expériences que nous avons rapportées ci-deſſus, & ils ne doutent point que ce ne ſoit la cauſe la plus ordinaire de cette maladie.

Mais ce ſentiment n'a pû réünir tous les ſuffrages. Un ſçavant Profeſſeur (*a*) en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, & de la Société Royale des Sciences de la même Ville, a prétendu qu'il ne s'échappe rien par les pores des vaiſſeaux où roulent les liqüeurs du corps humain ; & que l'hydropiſie qui ne dépend point de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, ne reconnoit pour cauſe qu'une excrétion trop abondante de l'humeur qui ſort des vaiſſeaux *exhâlans* internes, & non un ſuintement de ſéroſités à travers les pores de nos parties intérieures.

Il ſuppoſe avec raiſon, 1°. qu'à toutes les cavités du corps, ſoit grandes, comme celles de la tête, de la poitrine ou du bas ventre, ſoit petites, comme celles des glandes, des véſicules, des cellules, &c. il ſuppoſe, dis-je, qu'à toutes ces cavités

(*a*) M. *Haguenot*.

aboutissent de petites artères qui par les orifices de leurs ramifications extrèmement fines y versent un fluide très-subtil : 2°. Que des parois membraneuses de ces mêmes cavités naissent des vaisseaux qui boivent la liqueur versée, comme feroit du papier broüillard, & qui la ramenent dans le courant de la circulation : ou, ce qui est le même, il suppose avec presque tous les Anatomistes modernes, qu'à la surface de toutes nos parties intérieures se terminent des vaisseaux d'une extrème finesse qu'on appelle *exhalans*, & qu'il en part d'autres également fins qu'on nomme *absorbans*.

Sur ce fondement il avance que mal-à-propos les Médecins anciens & modernes ont crû que pour former une hydropisie dans quelqu'une des grandes cavités, il falloit que la sérosité s'échappât des vaisseaux sanguins par suintement, ou, ce qui est le même, qu'elle transudât

à travers les pores de leurs tuniques. Car, ajoûte-t-il, dans ces sortes d'hydropiſies il arrive la même choſe que dans celles du péricarde, de l'uterus, & dans l'œdème des parties extérieures, dans leſquels cas la cauſe unique du mal eſt la ſurabondance de l'humeur ſéreuſe que les vaiſſeaux exhalans fourniſſent au péricarde & à l'uterus, ou de l'humeur lymphatique qui ſe ſépare dans les véſicules cellulaires de la membrane adipeuſe, laquelle humeur ſéreuſe ou lymphatique n'étant pas repriſe par les veines *abſorbantes* ou lymphatiques s'arrête & s'accumule dans le péricarde, dans l'uterus, ou dans la membrane adipeuſe, & y forme ces maladies.

Il va même au devant de l'objection qu'on peut lui faire à l'occaſion des hydropiſies cauſées par des embarras des viſcères, par la dilatation variqueuſe des vaiſſeaux intérieurs, ou par des ligatures faites à la veine cave, ou à la jugulaire; & il

prétend que dans tous ces cas la sérosité qui s'extravase, ne coule pas par les pores des vaisseaux sanguins ou lymphatiques obstrués, variqueux, comprimés ou liés, mais qu'elle vient quelquefois des vaisseaux lymphatiques rompus, & que presque toûjours elle sort des petites artères *exhalantes* qui se terminent à la surface des viscères & aux parois internes de toutes les cavités; & cela, parce qu'alors il y aborde plus de sérosités, & que ces artérioles étant plus dilatées, elles en versent plus que les petites veines *absorbantes* n'en peuvent repomper.

Enfin il ajoûte que les tuniques des vaisseaux ont été faites pour retenir les liqueurs qui y sont renfermées, & non pas pour les laisser échapper; & que supposer que ces liqueurs passent à travers les pores de ces tuniques, c'est renverser de fond en comble la doctrine de la circulation.

Nous reconnoissons volontiers

avec presque tous les Anatomistes des vaisseaux *exhalans* & *absorbans*; & nous ne doutons point que la plus grande partie des sérosités qui dans l'hydropisie inondent le cerveau, ou la poitrine, ou le bas ventre, ou qui s'amassent dans les cellules de la membrane adipeuse, ne soient fournies par des vaisseaux *exhalans*, qui les versent dans ces trois cavités ou dans ces cellules en plus grande quantité qu'il n'en peut être repris par les vaisseaux *absorbans*; mais nous ne nous croyons pas suffisamment autorisés à exclure tout à fait le suintement ou la transudation qui peut se faire par les pores des membranes ou des tuniques des vaisseaux, & à soûtenir avec le sçavant Professeur dont nous venons de parler, qu'il ne transpire rien à travers ces pores qui puisse contribuer à l'amas des eaux qui forment les hydropisies.

D'un côté, la preuve qu'il tire des hydropisies particulières du pé-

ricarde, de l'uterus, &c. ne me paroit pas tout à fait concluante, puisque dans ces cas mêmes une partie de l'eau épanchée peut être venuë par suintement, ou, ce qui revient au même, peut avoir été fournie par les pores des parois membraneuses de ces parties; & de l'autre côté, la réponse qu'il fait à l'objection tirée des hydropisies occasionnées par des obstructions des viscères, ou par la ligature des vaisseaux sanguins, ne me paroit pas non plus propre à fermer la bouche à ses adversaires, puisqu'on peut fort bien lui repliquer qu'outre les orifices des vaisseaux *exhalans*, les pores des parois membraneuses des viscères obstrués, ou des vaisseaux comprimés ou liés, peuvent avoir concouru à l'effusion des eaux qu'on remarque dans ces occasions.

Enfin je ne vois rien qui empêche que la circulation des humeurs se maintienne dans les vaisseaux

destinés à les contenir, quoiqu'à travers les pores des tuniques de ces vaisseaux il transude des sérosités; car les eaux qui coulent dans des tuyaux de poterie, ne laissent pas d'arriver à leur destination, quoiqu'à travers les pores de ces tuyaux il se fasse souvent une transpiration considérable: il suffit que la quantité de l'eau qui coule, l'emporte, pour ainsi dire, infiniment au-dessus de celle qui s'échappe par les pores, ou du moins qu'il en coule suffisamment dans la cavité des tuyaux pour fournir la quantité d'eau qu'on demande: il en est de même des humeurs qui roulent dans nos vaisseaux; il suffit qu'il en roule assez pour entretenir la circulation, malgré ce qui s'en exhale continuellement par les pores, & que ce qui se perd ainsi, soit sans cesse réparé par les alimens qu'on prend journellement.

Mais ce n'est pas tout. On peut prouver qu'outre les vaisseaux *ex-*

halans, il y a des pores *tranſpirans*, c'eſt-à-dire, qu'outre ces ſortes de vaiſſeaux, où nos humeurs circulent pendant la vie, & par les orifices deſquels il ſort continuellement des ſéroſités qui dans l'état de ſanté ſont repompées par des vaiſſeaux *abſorbans*, il y aussi des pores par leſquels, non-ſeulement pendant la vie, mais encore après la mort, & même long-temps après que les humeurs ont ceſſé de circuler, il s'exhale des vapeurs en aſſez grande quantité pour tomber ſous nos ſens. Car, comme l'ont fort bien remarqué Mrs. *Hamberger* & *Lieutaud*, non-ſeulement toutes les parties du corps humain tranſpirent après avoir été ſéparées du cadavre, & indépendamment de l'impulſion du cœur & des artères, mais tout le cadavre même tranſpire après la mort, & long-temps après que le cœur & les artères ont ceſſé de battre, & qu'il ne ſe fait plus de circulation.

Tous les Anatomiſtes, dit M. *Lieutaud* (a), ſçavent que les viſcères ſéparés du cadavre, bien deſsèchés & laiſſés ſur une table, s'humectent, & expriment une ſéroſité qui contribuë beaucoup à les gâter; & il ajoûte qu'il a obſervé qu'un cœur entier bien sèché avoit moüillé dans une nuit une table.

Qu'on applique, dit *Hamberger* (b), une aſſiette d'étain ſur un cadavre, de façon que le creux de l'aſſiette ſoit tourné vers le corps mort, on trouvera quelques heures après la cavité de l'aſſiette couverte de gouttes de ſéroſité.

Long-temps auparavant *Willis* & *Boyle* avoient reconnu la néceſſité des pores de la peau, & *Leuwenhoeck* l'avoit confirmée.

Il n'en faut pas ſans doute davantage pour conſtater l'exiſtence des pores *tranſpirans* dans toutes les

(a) *Mem. de l' Acad.* 1752 *p.* 262.
(b) *Phyſiol. med.* §. 533.

parties du corps humain ; & l'on voit assez que les mêmes raisons qui obligent à reconnoitre des veines *absorbantes* où puissent rentrer les humeurs qui sortent des vaisseaux *exhalans* des parties intérieures, doivent aussi engager à admettre dans toutes les cavités du corps, & à la surface de toutes nos parties intérieures des pores *absorbans*, qui reçoivent l'humidité qui s'exhale des pores *transpirans*, & la ramenent dans les voyes de la circulation.

On peut donc regarder comme certain, qu'à moins qu'il ne se soit rompu quelque vaisseau lymphatique, ce qui vraisemblablement doit être fort rare, tout épanchement de sérosités se fait & par des vaisseaux *exhalans* & par des pores *transpirans* (nous désignerons desormais les uns & les autres sous le seul nom d'*orifices exhalans*); & que ces sérosités ne s'accumulent que parce que ces orifices en versent plus que

dans l'état de ſanté, & que les vaiſſeaux & les pores *abſorbans*, que nous renfermerons auſſi ſous le nom d'*orifices abſorbans*, ſont retrécis, ou bouchés, ou comprimés, & qu'ils ne laiſſent rien rentrer de ce qui s'exhale, ou qu'ils en boivent beaucoup moins qu'il n'en eſt verſé par les *exhalans*.

Les *orifices exhalans* verſeront plus de ſéroſité qu'à l'ordinaire, ſi le ſang & la lymphe leur en fourniſſent beaucoup plus que dans l'état naturel. Or, cela arrivera, ſi le ſang & la lymphe contiennent trop de ſéroſité, ſoit parce qu'elle leur eſt fournie par le chyle, ſoit parce qu'il s'en échappe moins que de coûtume par les urines, par la tranſpiration & par les autres excrétions : ou, ſi la ſéroſité qui eſt contenuë dans le ſang & dans la lymphe ne ſe trouve pas bien mêlée avec les autres parties de ces humeurs : ou enfin, ſi par quelque cauſe que ce ſoit elle en eſt exprimée en trop grande quantité.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher les causes éloignées de tous ces effets, encore moins à expliquer leur manière d'agir : tout cela appartient à l'hydropisie en général, dont un grand nombre d'Auteurs ont traité. Je reviens à l'Anasarque, & je ne parlerai que de ce que cette espèce d'hydropisie peut avoir de particulier.

On demandera d'abord, d'où vient que dans cette maladie l'humeur qui la produit, se dépose dans les cellules de la membrane adipeuse, & s'amasse dans tout le tissu cellulaire plûtôt que dans la substance même des parties musculeuses, nerveuses, &c. ou plûtôt que dans quelqu'une des grandes cavités, telles que le cerveau, la poitrine ou le ventre?

La réponse à la première question n'est pas difficile : l'inspection anatomique la fournit. Les fibres musculeuses, nerveuses, &c. sont composées de fils trop fins & trop

étroitement unis : leur tissu propre est trop ferme & trop compacte. La sérosité peut bien s'insinuer dans le tissu cellulaire qui leur fournit à chacune une gaîne, & faire gonfler tout le corps du muscle, du nerf, &c. mais elle ne sçauroit pénétrer la substance propre de chaque fibre, ni s'amasser dans son intérieur.

Il n'est pas aussi facile de répondre à la seconde question. On pourra bien alléguer la différente disposition des orifices exhalans & absorbans, à raison de laquelle dans certains sujets la sérosité s'épanche dans quelqu'une des grandes cavités, & dans d'autres elle ne s'amasse que dans le tissu cellulaire des seules parties extérieures, ou des parties extérieures & intérieures tout ensemble. Mais on ne manquera pas de dire que cette réponse ne lève pas la difficulté ; car il reste toûjours à rendre raison de cette différente disposition des orifices

exhalans & abſorbans : il reſte à expliquer pourquoi les orifices abſorbans du tiſſu cellulaire de l'habitude du corps ne repompent point les ſéroſités fournies par les orifices exhalans de ce tiſſu, & laiſſent former l'Anaſarque, tandis que les orifices abſorbans des cavités intérieures reçoivent toute l'humeur qui y eſt verſée, & empêchent qu'il ne s'y forme une hydropiſie particulière ; & au contraire, pourquoi ces derniers reſtent-ils dans l'inaction, tandis que les premiers s'acquittent exactement de leurs fonctions, & conſéquemment qu'il ſe forme plûtôt une hydropiſie particulière qu'une hydropiſie univerſelle.

A dire vrai, on ne peut guère donner là-deſſus que des conjectures. Toutefois il eſt naturel d'inférer des obſervations & des expériences rapportées ci-deſſus, & des ouvertures des cadavres dont nous avons parlé, que l'humeur aqueuſe

du ſang ſe dépoſe dans les véſicules du corps graiſſeux plûtôt que dans quelqu'une des grandes cavités, lorſque toutes les parties intérieures étant dans leur état naturel, cette humeur ſurabonde, ou ne ſe trouve ni aſſez exactement mêlée, ni aſſez intimement unie avec les autres principes dont le ſang eſt compoſé; car y ayant toûjours plus de chaleur au-dedans du corps qu'à l'extérieur, & les viſcères ſe trouvant exempts de tout embarras, du moins ſenſible, le ſang circule beaucoup plus facilement dans les parties intérieures, que dans l'habitude du corps; & les orifices abſorbans de toutes les cavités ſont plus ouverts & mieux diſpoſés à reprendre les liqueurs que verſent leurs orifices exhalans, que ne le ſont ceux du corps graiſſeux, où la chaleur eſt beaucoup moindre, & où le ſang ne roule qu'avec beaucoup de peine: ſa vîteſſe dans les extrémités capillaires des artères n'étant,

n'étant, ſuivant le calcul de M. *Keil* (a), à celle du ſang dans les gros vaiſſeaux que comme 1 à 44507.

Mais ſi les orifices abſorbans des cavités intérieures ſont en partie bouchés, ou comprimés & retrécis, ou ſi à l'occaſion des embarras des viſcères leurs orifices exhalans fourniſſent beaucoup plus de liqueur qu'il n'en peut être repris par les abſorbans, tandis que tout eſt dans l'état naturel à l'habitude du corps, il doit alors ſe former des hydropiſies particulières, & il ne paroitra point d'Anaſarque, ou elle ne ſe manifeſtera que dans le progrès du mal, & après que les ſéroſités ſe ſeront inſinuées dans le tiſſu cellulaire des parties extérieures.

De tout ce qui vient d'être dit, il réſulte que l'Anaſarque peut être d'abord ou ſeulement extérieure, ou ſeulement intérieure, ou extérieure & intérieure tout à la fois,

---

(a) *Tentam. 2. de velocit. ſang.*

ce qui eſt le plus ordinaire à cauſe de la communication des cellules de la membrane adipeuſe répanduë par tout le corps.

Lorſque cette maladie n'occupe qu'une ſeule partie, ſoit intérieure, ſoit extérieure, on l'appelle ſimplement *Œdème*, ou tumeur *œdémateuſe* : ſi c'eſt aux pieds, ou aux paupières, on la nomme tumeur *œdémateuſe* des pieds ou des paupières : ſi c'eſt aux poumons, on l'appelle tumeur *œdémateuſe* des poumons, &c.

Rien de plus facile à connoitre que l'Anaſarque lorſqu'elle a ſon ſiège dans l'habitude du corps : mais il n'en eſt pas de même lorſqu'elle n'occupe que quelqu'une des parties intérieures; & que les extérieures ne ſont pas du tout affectées. On peut néanmoins ſoupçonner avec fondement quelque partie intérieure imbuë de ſéroſités par la nature des cauſes antécedantes qui ont occaſionné la lé-

ſion de cette partie, par la diſpoſition du ſujet & par l'abſence des ſignes propres à d'autres maladies; & ce ſoupçon peut en quelque ſorte ſe changer en certitude, ſi en même temps les paupières ou quelque autre partie extérieure deviennent *œdémateuſes*.

Quoique l'inſpection ſeule ſuffiſe le plus ſouvent pour connoitre cette maladie, il ne faut pas néanmoins négliger de comprimer l'habitude du corps avec le bout du doigt, pour voir ſi l'impreſſion y reſte & pour juger des progrès du mal par le plus ou le moins de profondeur du creux que fait le doigt, & par le plus ou le moins de temps que met ce creux à ſe remplir de nouveau & à diſparoitre tout à fait. Cette épreuve même eſt néceſſaire pour ne pas confondre l'*Emphysème* ou la tumeur *venteuſe* avec l'Anaſarque. Dans celle-ci l'impreſſion que fait le doigt ſur la partie tumefiée ne s'efface pas d'abord & ſubſiſte plus

ou moins de temps, selon qu'elle est plus ou moins profonde, parce que la sérosité n'a par elle-même aucun ressort, & que les cellules, où elle a été forcée d'entrer, étant relâchées ne peuvent la repousser & la faire revenir à sa place qu'après un certain intervalle de temps: au lieu que dans l'*Emphysème*, outre qu'on sent plus de résistence à l'effort qu'on fait pour enfoncer le doigt, la partie abbaissée se remet d'abord à son premier état sans qu'il reste aucun creux, parce que l'air est élastique, & que les cellules voisines de la partie comprimée n'ayant pas perdu leur ressort, repoussent violemment l'air qui s'y est introduit, & l'obligent à rentrer dans celles d'où il avoit été chassé; ce qui fait disparoitre sur le champ le creux que le doigt y avoit fait.

Mais pour distinguer les enflures œdémateuses de celles qui résultent d'un lait extravasé, il faut avoir recours à d'autres signes. Pour cet

effet, on se souviendra que les enflures qui attaquent les femmes nouvellement accouchées ou les nourrices qui cessent d'allaiter, ne sont pour l'ordinaire que des engorgemens *laiteux*, & non des tumeurs œdémateuses ; & l'on ne doutera point que ce ne soient des infiltrations *laiteuses*, si au lieu de commencer par les pieds, comme dans l'Anasarque, ces enflures ont paru d'abord quelque autre part, principalement dans la région hypogastrique, ou aux environs ; & qu'elles ne soient descenduës jusqu'aux pieds, supposé qu'elles y soient parvenuës, qu'après avoir parcouru successivement les cuisses & les jambes. Ajoûtons que dans les infiltrations séreuses la peau est molle, exempte de douleur & ordinairement transparente, au lieu que dans les dépôts *laiteux* elle est dure, opaque & toûjours douloureuse. Enfin on observera que dans le premier cas de légères scarifications font couler

des sérosités, au lieu que dans les infiltrations *laiteuses* elles ne produisent pas cet effet.

Si aux signes que je viens de rapporter on joint les suivans, ou la plûpart d'entr'eux, tels que la mollesse de la peau, sa couleur blanchâtre ou pâle, & quelquefois livide, son peu de chaleur & de sensibilité ; la pésanteur des membres : la difficulté de monter sur des lieux élevés : l'essoufflement ou la palpitation au moindre mouvement : les enflures qui forment une espèce de bourrelet autour des lombes & de la région hypogastrique, & qui rendent le penis tortueux : la séchèresse de la bouche & du gosier : la rougeur au fond du Palais : la soif : le dégoût : la constipation : les urines cruës : les vents qui remplissent l'estomach & les boyaux, & qui font paroitre le ventre extrêmement enflé : l'épanchement des sérosités dans l'abdomen & quelquefois dans toutes les grandes cavités :

la difficulté d'avaler les alimens solides : la fièvre lente : la maigreur qui dégénère en marasme : les taches gangreneuses des extrémités inférieures : l'assoupissement : les défaillances, &c. ; on aura toutes les marques qui caractérisent l'Anasarque, presque tous les phénomènes que présente cette maladie, presque tous les symptomes qui l'accompagnent, & dont quelques-uns sont les avant-coureurs de la mort.

Il seroit inutile d'expliquer en détail tout ce qu'on observe dans l'Anasarque. On ne peut se représenter une humeur aqueuse répanduë dans le tissu cellulaire de toute l'habitude du corps, & plus ou moins infiltrée dans celui des parties intérieures, sans comprendre aisément que la plûpart des phénomènes, que nous avons rapportés, sont une suite nécessaire de cette infiltration. En effet, on n'a qu'à toucher avec le bout du doigt la surface du corps de la personne at-

taquée d'Anaſarque, & à faire attention à la manière dont cette perſonne exécute toutes ſes fonctions, pour ſe convaincre que c'eſt à des ſérosités infiltrées qu'il faut rapporter la tranſparence & la molleſſe de ſa peau, la péſanteur de ſes membres, ſes enflures, &c.

Peut-être aura-t-on un peu plus de peine à déduire de cette cauſe la ſéchèreſſe de la bouche & du goſier, la rougeur du palais, &c. car il peut paroitre étonnant que tandis que toutes les autres parties regorgent d'humidité : qu'elles ſont molles, flaſques & blanchâtres, celles-ci ſoient sèches & rouges.

D'un côté, une ſalive viſqueuſe, ſalée & qui ne coule dans la bouche & dans le goſier qu'en très-petite quantité, contribuë beaucoup à la ſéchèreſſe de ces parties & à la rougeur du palais; & de l'autre, l'air chaud qui ſort continuellement des poumons, à cauſe de la fièvre habituelle qui accompagne l'Anaſar-

que, acheve de rendre ces parties telles qu'on les obſerve, en enlevant l'humidité qui les abbreuvoit, & en les échauffant plus qu'à l'ordinaire. Et cette diſpoſition de la bouche & du goſier, fait que ces hydropiques n'avalent qu'avec peine les alimens ſolides.

Je dis qu'une fièvre habituelle accompagne l'Anaſarque, parce que dans cette maladie, le ſang privé des parties aqueuſes qui s'en ſont ſéparées, ſe trouve preſque à ſec, & qu'il devient chaque jour plus ſec, & conſéquemment plus acre par la perte qu'il fait continuellement de la ſéroſité deſtinée à l'humecter, & à en diſſoudre les parties ſalines. D'ailleurs, un ſang ainſi conſtitué ne pouvant pas rouler librement dans les vaiſſeaux capillaires des viſcères, doit y former des embarras, qui ſont néceſſairement ſuivis d'une fièvre lente. A quoi, ſi l'on ajoûte les mauvaiſes digeſtions occaſionnées par un ſuc ſtomachal de même

nature que le sang qui le fournit, on ne sera pas surpris que ceux qui sont attaqués de cette espèce d'hydropisie, ayent une fièvre habituelle avec des redoublemens plus ou moins sensibles ; & que cette fièvre à son tour n'entretienne le dérangement des digestions, & ne cause la soif, le dégoût, la toux, la paresse du ventre, les vents, l'amaigrissement, &c.

Quoique la distorsion ou la figure tortueuse du penis ne soit pas particulière à l'Anasarque, & qu'on l'observe également dans l'Ascite, l'explication de ce phénomène ne sera peut-être pas ici déplacée. Or, si l'on fait réflexion que le penis est composé de différentes parties, telles (*a*) que les enveloppes communes, les corps caverneux, l'urethre, le ligament suspensoire, le frein, &c. dont les unes, telles que le

(*a*) Winslow *Traité du bas ventre*, n°. 523 *& suiv.*

tissu cellulaire, &c. se remplissent d'eau, se gonflent, s'allongent, tandis que les autres, telles que le ligament, &c. n'en reçoivent point dans leur tissu, & ne s'allongent pas du tout, on comprendra aisément, que lorsque les sérosités se déposent en grande quantité dans l'intérieur du penis, cette partie en se gonflant doit prendre une figure irrégulière, se tordre & se contourner de façon que quelquefois le malade ne peut point uriner, ou qu'il n'urine qu'avec beaucoup de peine.

Nous avons dit ci-dessus que la cause efficiente de l'Anasarque est une sérosité infiltrée dans les vésicules du tissu cellulaire, & que la source d'où coule cette sérosité, est le sang & la lymphe. Nous avons aussi indiqué les voyes par lesquelles cette sérosité sort des vaisseaux sanguins & lymphatiques pour s'amasser dans ces vésicules; & nous avons insinué que cette extravasation doit se faire lorsque nos humeurs sont

ou trop épaiſſes, ou trop tenuës, & que les différentes particules dont elles ſont compoſées, n'ont pas entre elles la juſte proportion, ni l'eſpèce de liaiſon qu'elles doivent avoir.

On conviendra aſſez unanimement que la trop grande épaiſſeur du ſang & de la lymphe eſt très-propre à occaſionner l'Anaſarque: car on ſçait que lorſque ces liqueurs ſont trop épaiſſes, elles ne peuvent pas couler aiſément dans des tuyaux fort étroits, tels que les réſeaux vaſculaires de l'habitude du corps, où la circulation, ſuivant quelques Médecins Géomètres (*a*), eſt d'une lenteur prodigieuſe; d'où il ſuit qu'elles doivent s'y arrêter, y ſéjourner plus que de coûtume, & laiſſer échapper par les orifices exhalans plus de ſéroſité qu'il n'en peut être repris par les orifices abſorbans.

(*a*) Mrs. *Pitcarn* & *Keil*.

On n'aura pas auſſi peine à comprendre que lorſque la ſéroſité ſurabonde, & ne ſe trouve pas exactement mêlée avec les autres parties du ſang & de la lymphe, ces parties devenuës moins fluides doivent s'embarraſſer dans les extrémités capillaires des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & boucher preſque entièrement le chemin à celles qui les ſuivent. De là il arrive que les parties les plus fines, les plus déliées du ſang & de la lymphe, celles qui forment la ſéroſité, enfilent les orifices exhalans, s'extravaſent & s'amaſſent en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans les véſicules du tiſſu cellulaire ; ce qui, dans l'un & dans l'autre cas, doit être ſuivi de l'Anaſarque.

Mais on ne croira pas auſſi aiſément que des humeurs trop tenuës, un ſang & une lymphe trop fluides ſoient capables de cauſer cette eſpèce d'hydropiſie : car on s'imagine communément que plus nos hu-

meurs ſont fluides, plus elles ont de facilité à ſuivre les voyes de la circulation, & moins par conſéquent de diſpoſition à former dans leurs vaiſſeaux capillaires des embarras qui puiſſent occaſionner une aſſez grande effuſion des ſéroſités dans les cellules du corps graiſſeux. Cependant il n'eſt pas difficile de concevoir que plus nos humeurs ſont atténuées, & fines ou fluides, plus leurs parties ſéreuſes doivent avoir de facilité à ſe ſéparer des autres parties du ſang & de la lymphe, & à s'échapper par les orifices exhalans; ce qui doit être ſuivi d'un amas d'eau dans le tiſſu cellulaire : car à raiſon de la trop grande tenuïté des humeurs les orifices abſorbans ont moins de reſſort, ils s'affaiſſent, & ne boivent pas aſſez de ſéroſité. D'ailleurs le peu de ſéroſité que ces orifices reçoivent, a encore dans cette conſtitution du ſang & de la lymphe, beaucoup de peine à rentrer dans le courant de la circu-

lation à cauſe de la foibleſſe des mouvemens du cœur & des artères.

Deux ſortes de conſtitution du ſang (ce que je dis du ſang ſe doit entendre auſſi de la lymphe qui s'en eſt ſéparée & qui roule dans ſes vaiſſeaux) peuvent donc donner naiſſance à l'Anaſarque; & cela, ſoit qu'il y ait eu ou non des embarras ſenſibles dans les viſcères avant ou lors de l'invaſion du mal. Un ſang trop denſe, trop épais & trop gluant, ou un ſang trop tenu, trop acre & trop diſſous : voilà les cauſes antécédantes de cette maladie; & tout ce qui pourra donner au ſang l'une ou l'autre de ces deux conſtitutions, en ſera la cauſe occaſionnelle, *procatarctique* ou éloignée.

Or, ſi on ſe rappelle les exemples qui ont été rapportés ci-deſſus, on ne ſera pas en peine de diſcerner les cauſes qui ont donné occaſion à l'Anaſarque, en épaiſſiſſant le ſang & la lymphe, en les condenſant, & les engluant, d'avec celles qui ont

procuré cette maladie en divisant trop ces humeurs, en les brisant & les fondant entièrement.

Parmi les premières de ces causes nous mettrons d'abord une trop grande abondance de sang, & tout ce qui peut la procurer, comme des alimens trop succulens & pris en trop grande quantité, la vie sédentaire, le sommeil trop long-temps prolongé, la cessation des hémorrhagies, les excrétions périodiques supprimées, &c. En effet, un sang trop abondant, même loüable, sera gêné dans ses vaisseaux, & condensé par leurs battemens redoublés, ses parties gélatineuses se rapprocheront les unes des autres, se colleront ensemble; & si cet état du sang dure quelque temps, les parties sereuses en seront exprimées, elles enfileront les orifices exhalans, s'extravaseront en grande quantité & inonderont les vésicules du tissu cellulaire. A quoi l'on doit ajoûter tout ce qui est capable de déranger

ger les digestions, en sorte qu'il n'en résulte qu'un chyle crud, aigre & propre à épaissir le sang, tels sont les alimens grossiers & difficiles à digérer, les alimens même bons pris en trop grande quantité ou sans une boisson suffisante, les fruits verds, les vins aigres, l'air froid, l'eau froide bûë avec excès dans le chaud d'une fièvre intermittente, ou après un exercice violent, les peines d'esprit, la crainte, la tristesse, &c. Enfin, nos parties solides contribuëront à l'épaississement du sang, en le comprimant, si elles sont naturellement trop roides, trop élastiques, & si dans certains cas, comme dans des attaques de colique, dans des accès hystériques ou hypocondriaques, &c. elles entrent dans des contractions spasmodiques, & font à l'égard de certains vaisseaux l'office d'une ligature; d'où doit s'ensuivre le ralentissement de la circulation du sang & de la lymphe, la séparation & l'extravasation

de leurs parties séreuses.

Pour les causes capables de rendre nos humeurs trop fluides, de les trop atténuer, & de les dissoudre au point qu'elles puissent s'échapper abondamment par les orifices exhalans, on reconnoitra d'abord tout ce qui peut fournir au sang trop de sérosité, tout ce qui le peut rendre trop aqueux; à quoi l'on ajoûtera tout ce qui peut en briser les parties, les réduire en de plus petites molécules & en rompre entièrement l'union. Ainsi d'un chyle trop aqueux résultera un sang qui contiendra trop de sérosité : & le chyle sera trop aqueux si avant, pendant ou après les repas on inonde l'estomach de quelques espèces de boisson que ce soit. De là on voit la raison pour quoi ceux qui font le matin ou dans le reste de la journée un trop grand usage de boissons chaudes ou d'infusions théïformes, & principalement les femmes, tombent si fréquemment dans

la Cachexie, & dans l'Anaſarque qui en eſt une ſuite, à moins que ces perſonnes ne ſe donnent aſſez de mouvement pour ſe débarraſſer par l'inſenſible transpiration des parties aqueuſes de ces boiſſons qui n'ont pû ſortir par les urines, & que par l'exercice qu'elles font, elles ne fortifient le reſſort de leurs parties ſolides que ces boiſſons ne manquent pas d'affoiblir. Diſons la même choſe de ceux qui pendant les repas boivent de l'eau avec excès; & ajoûtons qu'une trop grande quantité de boiſſon, de quelle qualité qu'elle ſoit, doit alors obliger les alimens à ſortir de l'eſtomach avant que d'être parfaitement digérés; d'où il doit réſulter un chyle mal élabouré, propre à cauſer des obſtructions dans les viſcères, & incapable de s'aſſimiler avec le ſang & de ſe convertir en cette précieuſe liqueur: de là le plus ſouvent une trop grande effuſion de féroſités.

Le ſang ſe diſſout auſſi & ſe fond

par le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des alimens trop aſſaiſonnés, des purgatifs violens, des remèdes trop acres: la même choſe arrivera par une maladie aiguë, ou chronique qui aura rendu les humeurs acrimonieuſes, par le reflux des matières purulentes de quelque ulcère ou abſcès, par une rétention d'urine, &c. Car alors, ſi les parties du ſang & de la lymphe trop atténuées & trop fluides ne ſe diſſipent pas par des flux d'urine, par des diarrhées ou des ſueurs abondantes, elles s'amaſſeront en quelque part & formeront une Anaſarque, ou quelqu'autre eſpèce d'hydropiſie : ou bien elles produiront tout à la fois & une Anaſarque & une autre hydropiſie particulière.

Toutes ces cauſes agiront encore plus efficacement dans les perſonnes dont les parties ſolides ſont relâchées & ſe laiſſent aiſément imbiber des ſéroſités, ou n'ont pas aſſez de force pour faire un juſte mêlange

des différentes parties dont nos humeurs ſont compoſées, & pour en expulſer les ſéroſités ſuperfluës.

Qu'il ſurvienne une Anaſarque après une hémorrhagie énorme, on n'en eſt pas étonné : car les vaiſſeaux ſanguins ſe trouvant preſque vuides, toutes les humeurs ſéreuſes répanduës dans le corps doivent s'y rendre ; & le peu de ſang qui y reſte, n'étant pas ſuffiſant pour s'aſſimiler ces humeurs & le chyle qui y aborde, & qui ne peut être que fort aqueux dans un pareil cas, on conçoit aiſément qu'une grande quantité de ſéroſité doit ſortir par les orifices exhalans & s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuſe. Mais il peut paroitre étrange qu'à un écoulement exceſſif de ſéroſités, à un ptyaliſme abondant, à une longue diarrhée, à une perte blanche immodérée, ſuccède une hydropiſie univerſelle. Il ne ſera pas néanmoins difficile de rendre raiſon de ce phénomène, ſi on

ſe repréſente que cet écoulement de ſéroſités ne peut provenir que d'un ſang ou diſſous & preſque entièrement liquéfié par l'action de quelques remèdes âcres & fondans, ou par le reflux de quelques matières purulentes & coroſives, ou épaiſſi & ralenti dans ſon cours par quelque cauſe que ce ſoit; car alors les vaiſſeaux ſanguins remplis des ſéroſités qui y aborderont, en laiſſeront échapper ſuffiſamment pour produire une Anaſarque.

On demandera peut-être, d'un côté, comment ſe fait l'épaiſſiſſement du ſang; & de l'autre, de quelle manière arrive ſa diſſolution. Voici de quelle façon je crois qu'on peut expliquer ces deux différens effets.

Le ſang s'épaiſſit & ſe condenſe lorſque ſes parties, rouge ou globuleuſe, & blanche ou lymphatique, gélatineuſe ou mucilagineuſe, ſe rapprochent & s'uniſſent pluſieurs enſemble; & cela arrive lorſque le

ſang marche trop lentement, ou qu'il s'y mêle des acides ou d'autres matières qui le figent, ou qu'il eſt comprimé par la conſtriction ſpaſmodique des vaiſſeaux, ou qu'il perd le véhicule aqueux, qui en ſéparoit les parties globuleuſes & gélatineuſes, & qui les tenoit écartées les unes des autres.

Au contraire le ſang ſe fond & ſe liquéfie, lorſque ſes parties, rouge & blanche, ſe deſuniſſent, ſe ſubdiviſent & ſe ſéparent les unes des autres ; ce qui a lieu lorſque le ſang roule trop vite, ou qu'il s'y eſt introduit une trop grande quantité de ſéroſité, qui en tient les parties, rouge & blanche, ſéparées, ou qu'il s'y eſt mêlé des matières acrimonieuſes qui briſent ces parties & les deſuniſſent. Mais en voilà ſans doute aſſez là-deſſus.

Les vieillards, dit *Aretée* (a),

(a) *Loc. citat.*

ſont ſujets à toutes les eſpéces d'hydropiſie, les jeunes gens à celle du bas ventre, & les enfans à l'Anaſarque. Si on combat cette maladie dès ſa naiſſance, elle cède aiſément aux remèdes, ſelon la remarque d'*Hippocrate* (a): autrement elle dégénère, ajoûte-t-il, en une hydropiſie confirmée, & enlève le malade. *Hippocrate* entend parler d'une Anaſarque eſſentielle & ſimple; car celle qui eſt compliquée, ou qui eſt une ſuite d'une autre maladie, ne peut pas, même dès ſon commencement, être guérie, à moins qu'on ne puiſſe remédier aiſément à la maladie qui l'accompagne ou qui l'occaſionne.

Les lieux bas & humides ſont ceux où l'Anaſarque regne le plus fréquemment: nous le voyons en France; & *Wierus* (b) l'a remarqué à l'égard de la baſſe Allemagne, où

(a) *Lib. de affection. cap.* V. *Charter. Tom.* VII. *p.* 625.

(b) *Lib. obſerv.*

il a vû, dit-il, plus d'une fois guérir de cette maladie, ceux à qui on faiſoit avec un biſtouri ou une lancette, de légères inciſions ſur l'un & l'autre pied tuméfiés.

L'expérience a fait voir que toutes les eſpèces d'hydropiſie ſont preſque toûjours funeſtes : mais l'Anaſarque, ſelon *Arétée* (a), eſt la plus difficile à guérir; car, dans cette maladie, il faut, dit-il, faire un corps tout nouveau; ce qu'il ne croit pas aiſé, même à ſes Dieux. On voit, ſans que j'en avertiſſe, que c'eſt un Payen qui parle.

Une diarrhée critique & abondante qui ſurvient au commencement d'une Anaſarque, guérit quelquefois cette maladie, comme l'a obſervé *Hippocrate* (b) : toutes les eaux s'écoulent alors par les ſelles avant que les viſcères ſoient affectés.; mais dans le dernier période

(a) *Loc. cit.*
(b) *Aph.* 29. *ſect.* VII. *& in coac.*

de quelque eſpèce d'hydropiſie que ce ſoit, ou lorſque l'Anaſarque eſt compliquée, ou accompagnée d'une fièvre lente confirmée, rien de plus funeſte pour l'ordinaire qu'un flux de ventre.

On comprend bien que pour guérir l'Anaſarque, il faut d'abord travailler à débarraſſer le ſyſtème cellulaire des ſéroſités qui l'inondent, & à empêcher qu'il ne s'y en infiltre pas davantage : on juge bien auſſi que pour remplir ces vûës, on doit non-ſeulement faire rentrer dans le courant de la circulation les ſéroſités infiltrées, & les évacuer par les voyes ordinaires; mais encore changer la conſtitution des humeurs qui a donné lieu à leur infiltration.

Mais comme cela n'eſt pas toûjours au pouvoir du Médecin, il doit auparavant examiner avec attention les cauſes antécédantes de cette maladie, & avoir égard aux progrès qu'elle a faits, afin de ſe décider

ou pour une cure radicale, s'il la juge possible, ou pour une cure simplement palliative, ou enfin pour une cure qui réünisse, s'il se peut, les vûës de l'une & de l'autre méthode, ou du moins qui n'aigrisse pas le mal, si elle ne peut pas le guérir. Entrons en matière, & après avoir enseigné à traiter cette espèce d'hydropisie, lorsqu'elle est susceptible de guérison, & à la pallier, lorsqu'elle est incurable, nous ajoûterons en faveur de ceux qui craindront d'en être attaqués, les moyens de s'en préserver, ou ce qui revient au même, nous en donnerons en peu de mots la cure *prophylactique*.

Pour procéder avec ordre, il faut d'abord faire attention à ce qui a précédé la maladie ; & si c'est une cessation d'un flux hémorrhoïdal, ou d'un saignement de nez habituel, ou de quelque autre excrétion sanguine périodique, qui l'ait occasionnée, on fera fort bien de

préluder par la ſaignée du bras ou du pied, afin de ſuppléer en quelque ſorte à ces évacuations, & de deſemplir ſuffiſamment les vaiſſeaux ſanguins, pour qu'ils puiſſent recevoir plus aiſément dans leur cavité les ſéroſités qui en ſont ſorties, & que les mouvemens des parties ſolides forceront d'y rentrer pour être enſuite chaſſées par les différens couloirs du corps. Il faut auſſi nettoyer d'abord les premières voyes par le moyen d'un vomitif ou d'un purgatif, afin que les matières qui y ſont contenuës ne pervertiſſent pas davantage le ſang, qu'elles ne corrompent point les alimens, qu'elles ne s'oppoſent pas à l'action des autres remèdes, & afin que les ſecouſſes que ces remèdes occaſionneront, aident les ſéroſités infiltrées à reprendre le cours de la circulation.

On doit donc, dès qu'on eſt appellé pour traiter une hydropiſie univerſelle, mettre promptement la main à l'œuvre, & employer ſans

délai, s'il eſt beſoin, la ſaignée & les évacuans; car il eſt de la dernière importance de ne point laiſſer vieillir le mal, ſi on ne veut pas que les remèdes ſoient enſuite inutiles, comme après tous les anciens Médecins, *Ovide* (a) l'a fort bien remarqué à l'égard des maladies en général, & comme *Perſe* (b) l'a recommandé par rapport à l'hydropiſie en particulier.

On ſaignera donc d'abord dans les cas dont je viens de parler, principalement ſi l'Anaſarque ne fait, pour ainſi dire, que de naître, ſi le malade eſt encore dans la vigueur de l'âge, s'il a de la force, s'il ne reſpire qu'avec peine. C'eſt

---

(a) *Principiis obſta, ſero medicina paratur*
Cum mala per longas invaluere moras.
Lib. I. de remed. amor. v. 93, 94.

(b) *Elleborum fruſtra, cum jam cutis ægra tumeſcit,*
Poſcentes videas, venienti occurrite morbo.
Satyr. 3. verſ. 63, 64.

l'avis d'*Hippocrate* (a) & de son Commentateur *Galien*, qui ajoûte que cette seule espèce d'hydropisie demande quelquefois la saignée, sçavoir lorsqu'elle doit sa naissance à la rétention des menstruës ou des hémorrhoïdes, ou à tout autre cause qui suppose une trop grande abondance de sang.

A l'autorité de ces deux Législateurs en Médecine, nous joindrons l'approbation de *Cælius Aurelianus*, & le suffrage de deux autres habiles Praticiens de l'antiquité.

Hippocrate, dit *C. Aurelianus* (b) veut qu'on saigne du bras au printemps ou en été, & dans la vigueur de l'âge, s'il y a difficulté de respirer. Mais si dans cette maladie, ajoûte-t-il, la saignée est indiquée, nous croyons qu'elle convient aussi en tout autre temps & à quelque

(a) *Lib. 4. acut. text.* III. *Chart. tom.* XI. *p.* 174.

(b) *Morb. chron. lib.* 3. *cap.* 8. *p.* 485.

âge que ce ſoit.

L'hydropiſie qu'on nomme Anaſarque, dit *Alexandre de Tralles* (a), demande quelquefois la ſaignée, en tant qu'elle eſt cauſée par une trop grande quantité de ſang froid : non, ajoûte-t-il, à raiſon de la qualité du ſang ; mais à raiſon de ſa quantité, dont la diminution ſoulage la nature. On commencera, continue-t-il, la cure par la ſaignée, ſi les forces le permettent ; mais on s'en abſtiendra ſi les forces manquent, & on attendra, pour la pratiquer, qu'elles ſoient rétablies, & que par d'autres remèdes on ait évacué une grande partie de l'humeur vicieuſe, en employant particulièrement pour cet effet l'*hiera picra*, qu'il regarde comme un remède capable de déboucher & de fortifier les viſcères.

Nous commençons, dit *Paul*

(a) *L. 9. cap. 2.*

d'Egine (a), le traitement de l'Anasarque par la saignée, sur-tout lorsque le mal a été occasionné par la suppression des menstruës ou des hémorrhoïdes.

Au reste, quoique *Jacob Spon* (b) assure avoir vû guérir par le moyen de vingt saignées un hydropique, qui, par l'usage des hydragogues & des diurétiques de toute espèce, s'étoit enflé de plus en plus, nous ne nous prévaudrons pas de son témoignage : un pareil exemple ne doit pas servir de règle en pratique. Mais nous pouvons fort bien nous étayer de l'autorité de *Fréd. Hoffmann* (c), qui, d'après une longue expérience, convient que la saignée, réïtérée même quelquefois, est d'un grand secours dans l'Anasarque lorsqu'il y a plethore, & principalement lorsque cette maladie est une suite

(a) *Lib.* 3. *c.* 48.
(b) *Aph. nov. sect.* v. §. 87.
(c) *Loc. cit. cautel.* §. 1. *& obs.* IX.

d'un

d'un Aſthme ſanguin.

Enfin j'ai obſervé moi-même plus d'une fois, que dans l'Anaſarque la ſaignée a été avantageuſe, lorſqu'il y a eu des indications ſuffiſantes pour la pratiquer dès le commencement; car il eſt rare qu'elle puiſſe avoir lieu, lorſque le mal a fait un certain progrès, à moins que quelque accident imprévu, tel qu'une hémoptyſie abondante, une menace de ſuffocation, &c. n'obligent d'y avoir recours.

Après que le malade aura été ſaigné, on le fera vomir par le moyen du tartre ſtibié, ou du vin émétique, ou de l'ipecacuanha, qu'on donnera à des doſes convenables à ſon âge & à ſes forces, ſuppoſé que ces remèdes n'ayent pas été déja employés; & quand même ils l'auroient été, on les réïterera après la ſaignée, ſi l'Anaſarque n'a été cauſée que par quelques excès de table, ou par de mauvaiſes digeſtions ou par la ſuppreſſion de quelques évacuations.

Enſuite on en viendra à des purgatifs appropriés, tels que les fleurs de pêcher, le ſené, la rhubarbe, le mercure doux, le jalap, le diagréde, la manne, le syrop de chicorée composé, celui de roſes ſolutif, de pêcher, &c. dont on compoſera avec le ſel de tartre, ou le nitre purifié, ou le ſel vegetal, des potions, ou des bolus ou des apozèmes, qu'on réïtérera juſqu'à ce qu'on ait ſuffiſamment remédié à la plethore, & vuidé en tout ou en grande partie les ſéroſités ſuperflues.

Outre ces remèdes & même à leur place, on pourra ſe ſervir du kermès minéral, ſuppoſé qu'on en ait qui ſoit bien préparé, pourvu que par la ſaignée & par quelques autres remèdes, dont auparavant on aura fait uſage, on ait aſſez déſempli les vaiſſeaux & ſuffiſamment délayé les humeurs. On en donnera depuis un ou deux grains juſqu'à cinq ou ſix pendant trois ou quatre jours; & on en aidera l'action ſui-

vant l'effet qu'il produira. S'il pousse par les urines, on fera boire par-dessus, comme le conseille *M. Geoffroy* (a), de l'eau, ou du jus ou de la décoction de parietaire, y ajoutant même, s'il est nécessaire, du nitre purifié : s'il n'évacue que par en haut, on donnera de l'eau tiède, ou d'une légère infusion de thé pour faciliter le vomissement : s'il n'agit que comme altérant, on y joindra du safran de mars apéritif, du nitre & des cloportes : enfin, s'il pousse par le bas, on lui associera de la rhubarbe, de la manne ou de la casse pour le rendre plus purgatif.

Le kermès minéral bien préparé mérite d'autant plus notre confiance dans cette occasion, qu'à raison des parties actives dont il est composé, il est plus propre que tout autre médicament à remédier tout

(a) *Mat. med. part. 1. cap. 2. art. 1. de Stibio.*

à la fois à l'atonie des solides & à la dépravation des fluides.

Si on n'a pas de bon kermès minéral, ou si son effet ne répond point à notre attente, on se tournera du côté des purgatifs & des diurétiques, dont on continuera l'usage suivant le besoin. Parmi les purgatifs, on choisira, si le sujet est fort robuste, ceux qui sont les plus propres à vuider les sérosités, ceux qu'on appelle *Hydragogues*, tels que le syrop de Nerprun, les tablettes diacarthami, les sels cathartiques, le suc d'iris nostras, l'élaterium, &c. qu'on donnera ou seuls, avalant pardessus de l'eau de poulet, ou de l'infusion de scolopendre, ou mariés avec quelques-uns des purgatifs mentionnés ci-dessus : on observera d'en proportionner la dose à l'âge, au tempérament & aux forces du malade ; & on s'en abstiendra tout à fait pour les personnes délicates.

A l'égard des diurétiques, com-

me il y en a de différentes espèces : que les uns sont extrémement forts, & les autres beaucoup moins actifs : que l'état du malade n'est pas le même dans les différens périodes de l'Anasarque ; & que, ce qui lui auroit profité dès le commencement du mal, pourroit lui nuire dans son progrès, on n'ordonnera ces remèdes qu'après avoir bien examiné & pesé toutes les circonstances de la maladie ; de sorte que s'il est question de pousser violemment par les urines sans qu'il en puisse résulter aucun fâcheux inconvenient, on aura recours à des ptisanes faites avec les racines d'asperges, de persil, de chiendent, le sel admirable de Glauber, ou le sel de tartre : ou l'on employera la décoction des cendres de genêt, ou les apozèmes composés avec les racines de brusc, d'arrête-bœuf, l'écorce moyenne de sureau, les feuilles de pimprenelle, de scolopendre, les sommités d'asperges & de houblon, le

ſel de tartre, ou le tartre martial ſoluble & le syrop des cinq racines aperitives, obſervant d'entremêler des purgatifs convenables: ou bien on donnera des bouillons faits avec les racines de patience ſauvage, de ſcorſonère, de chardon roland & d'énula campana, qu'on fera bouillir avec un jeune poulet écorché & vuidé, & un nouet de ſafran de mars apéritif, ajoutant vers la fin de la cuiſſon les feuilles d'aigremoine, de cerfeuil & de creſſon de fontaine, & environ douze ou vingt cloportes lavées en vie & écraſées: ou enfin l'on ſe ſervira du bouillon ſuivant.

Prenez de maigre de veau coupé à tranches environ vingt-quatre onces, une once de racine de patience ſauvage, une poignée en tout de feuilles de chicorée amère de jardin, de pimprenelle & de creſſon de fontaine, ſix feuilles de ſcolopendre, une pincée de cerfeuil, hachez toutes ces plantes: prennez

encore deux ſcrupules de rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains de caſcarille auſſi en poudre & trente cloportes lavées en vie: mettez le tout couche ſur couche dans un pot verniſſé, de manière que la première couche ſoit faite avec les tranches de veau, qu'on ſaupoudrera avec la rhubarbe & la caſcarille, jettant par deſſus une partie des herbes hachées, de la racine de patience auſſi hachée & une partie des cloportes, continuant ainſi juſqu'à ce qu'on ait tout rangé. Alors on jettera dans le pot un demi verre d'eau de fontaine, on le luttera & on le mettra au bain marie depuis trois heures de l'après midy juſqu'à dix heures du ſoir: le lendemain matin on le remettra au même bain marie pendant l'eſpace de demi-heure: puis on coulera le bouillon avec expreſſion, & on le donnera au malade, continuant pendant dix ou douze jours & le repurgeant à la fin.

On a vu souvent réussir cette espèce de bouillon dans la maladie dont il s'agit. En effet il est non seulement propre à réparer les humeurs, à changer leur crase ou constitution, à ouvrir la voye des urines; mais encore à raffermir le ton des solides, & à favoriser l'absorption des sérosités épanchées dans les cellules de la membrane adipeuse.

J'ai vu encore réussir dans les petits enfants attaqués de l'hydropisie Anasarque une potion faite avec la décoction des feuilles de parietaire à laquelle on ajoutoit une once de syrop de chicorée composé & une dousaine de cloportes lavées en vie & écrasées: & pour ceux qui étoient un peu plus agés, on ajoutoit encore quelques grains de poudre cornachine: & pour les uns & pour les autres on observoit de réïterer cette potion pendant trois ou quatre matins, & de leur faire user en même temps de l'eau de rhubarbe, soit

pour aider l'effet du remède, soit pour les empêcher de boire de l'eau commune, dont l'abus est toûjours nuisible à ces sortes de malades.

Enfin après les remèdes généraux plusieurs leucophlegmatiques se sont bien trouvés de la ptisane de camphorata ou de la décoction des racines & des feuilles de chelidoine faite dans le vin blanc, dont ils prennoient trois verres par jour, l'un le matin, l'autre avant le diner, & le troisième avant de se coucher, continuant pendant cinq ou six jours, & se privant d'user d'autre boisson excepté aux repas où ils ne buvoient même qu'un peu de vin trempé.

Mais si l'état du malade demande des diurétiques plus doux, on le mettra à l'usage du petit lait de vache ou de chevre tiré par le moyen de la présure, qu'on clarifiera avec deux blancs d'œufs, & dans lequel on jettera pendant l'ébullition une pincée de feuilles de lierre

terreſtre ou de fleurs d'hypericum, & une quinzaine de cloportes, ou une cuillerée de jus de parietaire, ajoutant à la colature demi-once de syrop d'eryſimum à la place du ſucre.

On pourra auſſi employer des bouillons délayans & légèrement inciſifs faits avec un jeune poulet, deux ou trois écreviſſes de rivière ou les cuiſſes de quelques grénouilles; & pour ſoutenir les forces de l'eſtomac, on fera uſer d'un bolus fait avec quelques grains de rhubarbe, de chacril, de ſafran de mars apéritif, de benjoin & de poudre de cloportes qu'on incorporera avec une ſuffiſante quantité de syrop d'abſynthe ou de chicorée compoſé.

Enfin on permettra à ceux qui ne peuvent pas s'abſtenir de boire, l'uſage modéré de quelques priſanes qu'on fera avec les racines de chiendent, ou avec les feuilles de ſcolopendre ou avec les ſommités de pa-

rietaire, ajoutant à ces ptisanes ou un peu de vin ou quelque syrop, celui d'erysimum par exemple, ou celui de lierre terrestre.

Après les purgatifs & les diurétiques, les auteurs recommandent les diaphorétiques; mais outre que les leucophlegmatiques ne sont guère disposés à suer, nous n'avons point de moyen assuré pour procurer la sueur; cependant on peut tenter la ptisane faite avec la salsepareille, le gayac, &c. & même suivant le conseil de *Celse* (a), on peut essayer le bain de sable, lequel après les remèdes généraux a produit quelquefois un bon effet, comme *Ferdinand* (b) Médecin Italien dit l'avoir éprouvé.

Mais tous ces remèdes deviendroient presque inutiles, si on ne travailloit en même temps à rétablir les digestions & à les contenir en

(a) *Loc. citat.*
(b) *Hist.* 30. *p.* 94.

regle par le moyen d'un régime convenable. Ainſi non-ſeulement il ne faut pas que le malade ſe permette aucun excès dans le boire ou dans le manger, mais il doit encore s'abſtenir, s'il peut, de boire, & ne rien manger de crud, d'indigeſte, d'aigre, de ſalé, d'aqueux, rien en un mot, qui ſoit capable d'épaiſſir la maſſe du ſang, ou de la diſſoudre ou de lui fournir une trop grande quantité de ſéroſités. Il faut auſſi qu'il faſſe de l'exercice, qu'il évite l'application de l'eſprit & les trop grands mouvemens du corps, qu'il ne ſe livre point à la triſteſſe, ni aux autres paſſions de l'ame, & qu'il ne ſe nourriſſe que de bons alimens, & d'un peu de bon vin vieux pour boiſſon.

Au reſte, on doit être fort attentif aux évacuations que procurent les remèdes dont on vient de parler; car d'un côté ſi elles ne ſont pas ſuffiſantes, on doit interrompre l'uſage de ces remèdes : ils augmen-

teroient le mal, loin de le diminuer, en faiſant ſéparer du ſang plus de ſéroſités qu'ils n'en chaſſeroient hors du corps; & de l'autre ſi ces évacuations étoient trop abondantes, elles ne manqueroient pas d'épuiſer le malade, & d'en hâter le trépas.

Tout ce que nous venons de propoſer, doit être pratiqué dans le plus court eſpace de temps poſſible, afin de voir ſi on peut obtenir une guériſon radicale, avant que les ſéroſités infiltrées dans l'habitude du corps ſoient devenues trop acres, ou qu'elles ayent trop relaché la membrane cellulaire, ou qu'elles en ayent déchiré le tiſſu; car ſi par le moyen des remèdes preſcrits, on n'a pu évacuer ces ſéroſités par les ſelles, les urines ou les ſueurs, il faut promptement avoir recours à de légères ſcarifications ou à des mouchetures: & cette opération réuſſira, ſi le malade n'eſt point dans un degré avancé de la fièvre

lente, s'il n'a ni ſcorbut, ni vérole, ni ſcrophules, ou, ce qui revient preſqu'au même, pourvu que dans les viſcères il n'y aït point d'obſtructions invetérées, point de ſquirrhe, ni d'ulcère.

Par cette opération une grande partie de l'humeur repandue dans l'habitude du corps coulera de toutes les cellules adipeuſes, parcequ'elles communiquent les unes avec les autres, & le reſte ſera plus aiſément repompé par les veines abſorbantes qui ſeront moins preſſées qu'auparavant. Mais encore un coup il faut promptement avoir recours aux ſcarifications. Si on temporiſe trop, le liquide dépoſé dans la membrane cellulaire s'aigrit ou devient acre, le tiſſu fibreux des tegumens ſe relâche ou ſe déchire, les extrémités des nerfs ſont privées du ſuc ſpiritueux, la peau ſcarifiée ne pouvant ſe cicatriſer à cauſe de l'humidité, dont elle eſt continuellement abbreuvée, s'ulcère & ſe gangrène.

Au contraire lorſqu'on fait à temps ces mouchetures, les feuillets des cellules adipeuſes délivrés des eaux qui les comprimoient & les relâchoient, ſe contracteront & recouvreront leur premier reſſort: leurs vaiſſeaux exhalans & abſorbans reprendront leur ton: les mouvemens ſyſtaltiques de toutes les parties ſe renouvelleront: les liquides ſeront pouſſés avec une force ſuffiſante: les ſécretions & toutes les autres fonctions ſe rétabliront: les ſéroſités verſées par les vaiſſeaux exhalans ſeront reçuës par les abſorbans: enfin tout le corps ſe deſenflera & reprendra ſon premier état.

Nous ſerions trop longs ſi nous voulions citer tous les Médecins anciens & modernes qui ont propoſé ou pratiqué l'opération dont nous venons de faire voir les avantages. Il ſuffira ſans doute de rapporter ce qu'on trouve là-deſſus dans *Hippocrate*, dans *Celſe*, dans *Galien*, & dans quelques autres auteurs.

Dans le livre *de internis affectionibus* (a) qu'on trouve dans les ouvrages d'*Hippocrate*, l'auteur ordonne de faire des ſcarifications ſur le ſcrotum, ſur les cuiſſes & ſur les jambes tuméfiées : *quod ſi in ſcroto & & femoribus ac tibiis tumor laxus exortus fuerit, peracuto ſcalpello multis & crebris vulnuſculis pertundito.* Dans celui *de locis in homine* (b) on ajoute qu'il faut appliquer des fomentations & des médicamens chauds ſur les parties ſcarifiées : *in puero aquam intercutem ſic curato. Tumidas & aqua plenas partes gladiolo aperito, crebroque ac parum & à ſingulis corporis partibus educito, fomentiſque utitor, & ſemper quod apertum eſt, calefaciente medicamento illinito.* Enfin dans le ſixième livre des Epidémies (c) on recommande d'é-

(a) *Foëſius ſect.* v. *p.* 105. *Francofurti* 1595. *in fol.*

(b) *Id. ſect.* IV. *p.* 88.

(c) *Id. ſect.* VII. *p.* 189.

vacuer

vacuer *promptement* les eaux par incision dans toute sorte d'hydropisie : *Hydropicos* statim *secare oportet.*

Celse (a), n'est pas moins décidé sur ce sujet ; *incidendum*, dit-il, *super talum quatuor digitis ex parte interiore est, quo per aliquot dies frequens humor feratur ; atque ipsos tumores incidere altis plagis oportet.* Mais quoique cet auteur conseille de faire de profondes ouvertures, il ne faut pas toutefois qu'elles aillent au-delà du corps graisseux, afin de ne pas blesser les vaisseaux & les autres parties qui sont au-dessous.

Aëtius (b), rapporte d'après *Asclepiade* la manière de guérir l'Anasarque, en faisant au côté intérieur de la jambe au dessus de la cheville du pied des incisions longues d'environ quatre doigts, & de la profondeur de celles qu'on fait communé-

(a) *Lib.* 3. *cap.* 21.
(b) 3. 2. 30. *apud Freind. Hist. Med.*

ment par la ſaignée. D'abord il ſort, dit-il, un peu de ſang: enſuite ce n'eſt qu'un écoulement continuel d'eau ſans aucune inflammation; enſorte que l'ouverture ne ſe peut refermer que l'humeur ne ſoit tarie, & que l'enflure ne ſoit paſſée.

Leonides d'Alexandrie (a), auteur qui a vecu après *Aſclepiade*, & dont on voit des reſtes dans *Aëtius*, dit de plus que ſi les inciſions aux jambes ne donnent pas un aſſez prompt écoulement, il faut en faire aux cuiſſes, aux bras, au ſcrotum, ſuppoſé qu'il ſoit enflé, afin qu'il s'évacue une ſuffiſante quantité de matière aqueuſe.

Galien (b) approuvoit auſſi beaucoup cette manière de traiter les hydropiques.

On voit dans *Proſper Alpin* (c) qu'en Egypte on n'employe guère

(a) *Ibid.*
(b) *Lib. 6. Aph.* 27.
(c) *Med. Ægypt. l.* 3. *c.* 13.

d'autre ſecours contre l'Anaſarque que de légères ſcarifications, quoique par la négligence des malades ou de ceux qui les traitent, il s'en enſuive ſouvent la gangrène ; & l'on a vu ci-deſſus que dans la baſſe Allemagne on ſe ſert auſſi du même moyen, ſi l'on en croit *Wierus*.

Enfin *Willis* (a) a recommandé cette opération en Angleterre ; & même il a propoſé l'*Acupuncture* dont les anciens s'étoient ſervis, mais dont je ne crois pas qu'on doive conſeiller l'uſage, quoiqu'en diſe *Sylvius de le Boé* qui s'attribue cette invention, que *M. Freind* (b) donne à *Avicenne*.

Lorſqu'on a recours aux mouchetures, non-ſeulement il faut garantir du froid les parties ſcarifiées, & par des fomentations chaudes & l'application des topiques convenables en prévenir la mortification,

---

(a) *Diatr. de Med. oper. ſect. 2. cap. v.*
(b) *Hiſt. de la Med. p. 15.*

mais encore il faut en même temps donner intérieurement tous les remèdes que l'état du malade peut exiger, & surtout des adouciſſants & des corroborants.

Au reste, ce n'étoit pas vraiſemblablement d'après la théorie ſeule, qu'*Hippocrate*, *Celſe*, *Galien*, &c. conſeilloient de ſcarifier les parties tuméfiées pour faire ſortir les ſéroſités dont elles étoient imbibées: ils avoient ſans doute vu des guériſons opérées par l'écoulement de ces eaux qu'avoit procuré quelque heureux hazard, quelque hazard pareil à ceux dont nous avons rapporté * des exemples; & ils crurent devoir preſcrire ce que la raiſon & l'obſervation leur avoient enſeigné.

Pour pouſſer par les urines, *Hippocrate* (a) conſeilloit aux Hydro-

---

* *Pag.* 43. *&* 44.

(a) *Foëſ. ſect.* IV. *de vict. in acut. p.* 76. *&* *ſect.* V. *de int. aff. p.* 114.

piques d'avaler trois cantharides, broyées dans trois verres d'eau, après en avoir rejetté la tête, les pieds & les aîles : & il leur ordonnoit de se laver en même temps avec de l'eau chaude.

Galien (a) enseigne qu'anciennement on joignoit les cantharides aux médicamens diurétiques ; & *Valescus de Tarenta* au rapport de *Paschal* (b), assure avoir guéri bien des Hydropiques avec des cantharides.

Zacutus Lusitanus (c) dit qu'il faut les préparer de la manière suivante.

Prenez une cantharide sans pieds, ni tête, ni aîles, de semences froides demi-once de chaque, de sucre candi violat deux onces, de gomme adragant six drachmes, reduisez le tout en poudre, & donnez-

(a) *L. 3. simpl. cap. 22.*
(b) *Meth. curand. morb. c. 44.*
(c) *Medic. princip. l. 2. hist. 117. p. 396.*

en une once le matin.

Le même Auteur assure que prises de cette façon, non-seulement elles ne blessent point la vessie; mais qu'elles nettoyent bien les reins. C'est aussi le sentiment de *Capivaccius* (a) & de *Langius* (b).

Mais outre que ce remède ne pourroit tout au plus être employé que pour des sujets fort robustes, & dans les cas seulement où il faudroit pousser violemment par les urines, il doit encore être regardé comme très-suspect par rapport aux fâcheux inconvéniens dont il peut être suivi; & il est de la prudence de ne le mettre jamais en usage.

L'application des cantharides en forme de vésicatoire seroit ici préférable à leur usage intérieur: & l'on a vû plus haut * que *M. Coste* s'en est servi avec succès. Cepen-

(a) *Meth. prat. med. cap.* 19. *p.* 764.
(b) *Lib.* 1. *Epist.* 47.
* p. 52. & suiv.

dant, comme il est à craindre que ce topique n'attire la mortification sur les parties où on l'applique, on doit s'en défier; & il est beaucoup plus sûr d'avoir recours à des mouchetures ou à de légères incisions de la longueur d'un ou de deux travers de doigt; pourvû qu'on ait soin de panser méthodiquement les parties scarifiées, de les tenir chaudement. de les fomenter avec de l'esprit de vin camphré ou avec du vin aromatique, & d'empêcher par d'autres remèdes *anti-septiques* appliqués extérieurement ou pris intérieurement qu'elles ne se mortifient.

Dans la Leucophlegmatie il " faut, dit *Celse* *, exposer au so- " leil les parties qui sont tuméfiées, " & ne point les y laisser long-temps, " de crainte d'allumer la fièvre: si la " chaleur du soleil étoit considéra- "

* *Liv.* 3. *chap.* 21. *Traduct. franç. de M. Ninnin.*

„ ble, il faut bien couvrir la tête :
„ faire des frictions avec les mains
„ trempées seulement dans l'eau,
„ à laquelle on ait ajouté un peu
„ d'huile & de nitre *, & n'emplo-
„ yer à ces frictions que des femmes
„ ou des enfans, parcequ'ils ont la
„ main plus douce. Si les forces le
„ permettent il faut faire avant mi-
„ di une friction pendant une heure,
„ & l'après midi, on en fait une se-
„ conde pendant une demi-heure. "

Ces frictions faites auprès d'un feu modéré & dans une chambre bien fermée ne manqueront pas sans doute de réussir sur des personnes, dont les viscères ne sont pas gâtés, sur tout si on les fait avec de l'huile d'olive dans laquelle on ait fait bouillir des grenouilles ; car, ayant été faites de la sorte dans l'Hôpital de cette Ville par l'ordre de mon fils le Médecin, elles furent couronnées d'un heureux succès à l'é-

* Et du sel *selon le latin.*

gard de la nommée *Armeline* attaquée d'une hydropisie universelle : elle urina beaucoup, se désenfla, & elle s'est bien portée depuis. Peut-être ces frictions réussiroient-elles encore mieux, si à l'huile de grenouilles on ajoutoit du sel & du nitre, conformement au conseil de *Celse*; les fibres de la peau & des cellules adipeuses étant agacées par des particules salines, elles se fronceroient, & les pores de l'habitude du corps étant bouchés par des particules huileuses, la pression alternative de la main favoriseroit plus aisément la resorption des sérosités infiltrées, & occasionneroit sans doute un écoulement plus abondant d'urines; ce qui pourroit être suivi d'une guérison plus prompte & plus sûre, sur-tout si en même temps on pratiquoit, comme on l'a dit plus d'une fois, le regime & les remèdes intérieurs convenables.

Les anciens faisoient aussi boire à leurs malades l'urine qu'ils ren-

doient ; mais le plus ſouvent ſans aucun ſuccès : il y a toutefois quelques exemples de pauvres gens qui ont été guéris de l'Anaſarque par le moyen de ce remède. Les malades qui ne le trouveront pas rebutant, pourront le tenter ſans craindre qu'il puiſſe leur nuire beaucoup.

Dans le ſecond tome des Obſervations de Médecine de la Société d'Edinbourg * il eſt parlé d'un remède composé avec le ſouphre & l'antimoine crud, de chacun une once, de ſcamonée quatre onces, le tout réduit en poudre, & incorporé avec autant de quelque syrop que ce ſoit, qu'il en faut pour faire un électuaire liquide. On rapporte ce remède d'après un Médecin Anglois qui l'employoit contre la Leucophlegmatie à la doſe d'une cuillérée à bouche le ſoir en ſe mettant au lit, & autant le matin, ob-

* *Pag. 509. Traduct. franç.*

servant de ne prendre aucune liqueur après ce purgatif. L'épreuve qu'on en fit à Paris sur une personne de distinction, n'ayant pas réussi, il est à présumer qu'elle ne réussiroit pas mieux sur d'autres malades.

Il ne me reste, pour achever la cure radicale de l'Anasarque, qu'à rapporter les meilleurs moyens dont on peut se servir pour corriger les différens vices des humeurs & des organes qui ont précédé, ou qui accompagnent cette maladie ; car, comme il a été déja remarqué, il ne suffit pas d'évacuer les eaux, dont les cellules graisseuses de toutes les parties du corps sont inondées, il faut encore, pour faciliter la guérison, & prévenir la rechute, empêcher que le sang & la lymphe n'y en déposent pas d'autres ; ce qu'on ne peut obtenir qu'en rétablissant le ton des solides, & en changeant la constitution des hu-

meurs qui ont occaſionné ou qui entretiennent l'effuſion des eaux; or les remèdes ſuivants produiront l'un & l'autre effet.

C'eſt pourquoi ſi le ſang eſt trop épais, on aura recours à des fondans: & lorſqu'en même temps il eſt acrimonieux ou trop ſalin, on y joindra des adouciſſans & des délayans; mais s'il étoit trop fluide ou diſſous, on ſe tourneroit du côté des empâtans & des incraſſans. Ce que nous diſons du ſang, ſe doit auſſi entendre de la lymphe, & des ſolides trop relâchés ou trop roides. Nous allons indiquer les uns & les autres de ces remèdes en donnant la cure palliative de l'Anaſarque.

Lors donc qu'on jugera la cure radicale de cette maladie abſolument impoſſible, on bornera ſes ſoins au ſeul ſoulagement du malade, ſans négliger les accidens les plus preſſans, afin d'empêcher que le mal ne faſſe des progrès trop rapides.

Pour parvenir à ce but, s'il en eſt encore temps, il faut de la part du malade beaucoup de patience & de docilité, & une grande attention de la part du Médecin. Il doit d'abord lui preſcrire une diette convenable, & lui ordonner les remèdes les plus propres à corriger la mauvaiſe conſtitution de ſes humeurs, d'où dépend le mauvais état de ſes parties ſolides; de ſorte que ſi ſes humeurs ſont trop épaiſſes, il travaillera à leur donner un peu plus de fluidité: & au contraire, il tâchera de leur procurer un peu plus de conſiſtence, ſi elles péchent par trop de tenuité: enfin dans l'un & l'autre cas il ſe propoſera, s'il eſt beſoin, d'en adoucir l'acrimonie.

Mais afin que les alimens & les remèdes puiſſent chacun opérer leur effet, il faudra commencer par nettoyer les premières voyes, & donner un léger vomitif, ſi ce remède n'a pas été déja employé, ou même le réitérer, ſi le dégout, l'amertume

de la bouche & la pésanteur d'estomac l'indiquent : ou du moins il faudra préluder par une douce médecine composée avec les feuilles ou les follicules de sené, la rhubarbe concassée ou en poudre, le sel végéral, la manne & le syrop de roses solutif, ou quelqu'un des autres syrops purgatifs, dans la decoction du polypode de chène, ou des feuilles de chicorée, de scolopendre ou de parietaire.

Ensuite dans le cas d'épaississement, outre une nourriture de facile digestion, & d'où il puisse résulter un chyle coulant & bien conditionné, on employera quelques opiates légèrement incisives, ou quelques apozèmes apéritifs & un peu fondans. On composera les opiates avec la rhubarbe, le chacril, l'iris de florence, les pattes d'écrevisse, les cloportes vives ou desséchées, le sel d'absynthe, la conserve d'enula campana, &c. qu'on incorporera avec une suffisante quantité de

syrop d'eryſimum, ou de lierre terreſtre, ou, lorſqu'on a beſoin de tenir le ventre libre, avec le syrop de fleurs de pêcher, ou de chicorée composé: on en prendra une priſe le matin à jeun, & on avalera par deſſus une taſſe de citronelle, ou de pied de chat, ou un bouillon altéré avec les feuilles de chicorée amère de jardin.

Les apozèmes pourront être faits avec les racines de patience ſauvage, de chiendent, de fraiſier, de piſſenlit, la racine sèche d'enula campana, les feuilles de chicorée, de bugloſſe, de pimprenelle, d'aigremoine, de creſſon de fontaine, les fleurs de pied de chat, de violette, qu'on fera bouillir avec quelques cloportes, en vie & écraſées dans une ſuffiſante quantité d'eau pour une ou deux priſes, ajoutant quelqu'un des syrops altérans ou purgatifs dont il a été dèja fait mention.

On continuera ces opiates ou

ces apozèmes neuf à dix jours, plus ou moins, ſelon l'effet que ces remèdes produiront ; & on ſe purgera à la fin s'il eſt néceſſaire. On pourra même paſſer des opiates aux apozèmes, ou de l'uſage de ceux-ci à l'uſage des opiates, ſi on le trouve à propos. On en viendra auſſi aux bouillons d'écreviſſe ou de tortue, ou de poulet avec quelques herbes apéritives & le tartre chalibé ſoluble, ſi l'état du malade le requiert. D'ailleurs à cauſe de la longueur de la maladie, on eſt ſouvent obligé de varier la forme des remèdes pour éviter le dégout, que leur long uſage ne manqueroit pas de cauſer.

Si l'épaiſſiſſement des humeurs ſe trouve compliqué avec beaucoup d'acrimonie, à l'uſage des légers fondans, tels que le corail préparé, les yeux d'écreviſſe, le cachou brut, le caſſia lignea, &c. on ajoutera celui des adouciſſans, des bouillons de poulet, par exemple, ou

ou de grenouille, du lait d'anesse dans lequel on jettera, s'il le faut, quelques cloportes, du petit lait de chèvre ou de vache clarifié & dans lequel on délayera du jus de fumeterre, ou dans lequel on éteindra un ou deux clous rougis au feu; & l'on se purgera dans le besoin.

Si par l'usage immodéré des infusions théïformes ou de toute autre boisson, ou par l'abus des remèdes acres, des purgatifs violens ou réïtérés, ou par le reflux de quelque matière purulente, ou à la suite de quelque maladie aiguë ou chronique, le sang & la lymphe se sont presqu'entièrement liquéfiés, ou se trouvent dans un état de fonte presque générale: si ces humeurs sont si fluides, si atténuées, ou si aqueuses que ne pouvant rentrer dans les vaisseaux absorbans en aussi grande quantité qu'elles s'échapent des vaisseaux exhalans ou

des pores tranſpirans, elles viennent à remplir les cellules graiſſeuſes : d'abord on interdira dans le premier cas non-ſeulement l'excès, mais l'uſage même modéré de toute ſorte de boiſſons, à la place deſquelles on permettra ſeulement pendant le répas un peu de bon vin vieux pur ou mêlé avec un peu d'eau : & après avoir évacué par le moyen de quelque purgatif une bonne partie des ſéroſités dont les humeurs ſont inondées, on aura recours aux alimens & aux remèdes propres à donner la conſiſtence néceſſaire aux fluides, & à raffermir le ton des ſolides. Les potages faits avec la chair de mouton, de bœuf, de veau, de chapon, de perdrix, fourniront une nourriture convenable, de même que la chair de ces animaux bouillie ou rotie ou réduite en gélée. Les crèmes de ris, d'orge, d'avoine, pourront auſſi être employées. Et ce régime réuſſira vraiſemblablement s'il eſt ſecondé par un exercice convenable.

A l'égard des médicamens, ce ſera des apozèmes, des bouillons, des émulſions, qu'on compoſera avec les racines de grande conſoude, de guimauve, de regliſſe, les feuilles de bourrache, de bugloſſe, de tuſſilage, de capillaire, de cæterach, les ſemences froides, la graine de pavôt blanc, les jujubes, les raiſins ſecs, les fleurs de lis, de coquelicot, de mauve, de violette, les pommes de reinette, l'orge mondé, le ris. On choiſira ce qui conviendra le mieux à la forme du remède dont on voudra ſe ſervir, ajoutant aux bouillons un poulet ou un morceau de veau avec les culottes de deux ou trois grenouilles, & aux apozèmes de même qu'aux émulſions le syrop de violette, de capillaire, le syrop de guimauve de Fernel, le ſuc de bourrache clarifié, &c.

Les conſerves de kinorhodon, de grande conſoude, de roſes sèches, &c. pourront auſſi trouver

leur place dans le cas présent ; de même que le lait, sur tout celui de vache, avec les précautions nécessaires.

Mais lorsque la dissolution des humeurs est une suite de quelque fâcheuse maladie, ou de l'usage excessif de quelques violens remèdes : ou lorsqu'elle est occasionnée par le reflux d'une matière purulente, on ne se bornera pas aux seuls remèdes incrassants, on y joindra les adoucissans, les balsamiques, les narcotiques : en un mot, on se conduira comme on a coûtume de le faire dans les fièvres lentes ou étiques occasionnées par quelque suppuration.

Quant aux accidens fâcheux qui peuvent survenir pendant le traitement de l'Anasarque, on tâchera de les appaiser le plus promptement qu'il sera possible. On traitera la fièvre erratique par la diette & les

évacuations néceſſaires ; on ſaignera en cas d'hémorragie ou de menace de ſuffocation : on remédiera aux inſomnies par quelque doux calmant, tel que le syrop de nénuphar ou le diacode en julep ou en émulſion : on tâchera de calmer la toux par quelque looch béchique, par le jus de bourrache, par l'eau de poulet ou par une priſane faite avec la regliſſe, les jujubes sèches, les fleurs de tuſſilage, de mauve, le syrop de pied de chat, &c. On procurera la liberté du ventre par le moyen de quelques lavemens : on tâchera au contraire d'arrêter la diarrhée lorſqu'elle épuiſe le malade au lieu de le ſoulager, en ſe ſervant de quelques doux aſtringents, de quelques abſorbans, ou corroborans, précédés d'un léger minoratif ; en cas de foibleſſe, on aura recours à des potions cordiales auxquelles on ajoutera s'il eſt beſoin, quelques gouttes de lilium, &c.

On comprend assez, & il est presque inutile de le dire, que lorsque l'Anasarque n'est qu'un symptôme d'une hydropisie particulière, ou d'une autre maladie, on doit avant toutes choses travailler à détruire la maladie primitive ; ce qui suffit souvent pour faire disparoitre l'Anasarque : la troisième Observation rapportée ci-dessus *, en est une preuve suffisante ; mais quand même cela n'arriveroit point, on parviendroit aisément à guérir l'Anasarque par les moyens que nous avons indiqués, si on avoit été assez heureux pour emporter la maladie qui l'occasionne. On guériroit aussi les maladies qui dépendent de l'Anasarque ou qui se compliquent avec elle, comme l'ascite & l'hydropisie de poitrine, en faisant la ponction dans l'un & l'autre cas, si on avoit eu le bonheur de vuider

* *Pag.* 15. *& suiv.*

les sérosités qui inondent l'habitude du corps & d'en tarir la source.

On comprend aussi que lorsque l'Anasarque se trouve compliquée avec l'emphysème, comme il arrive quelquefois dans les enfans, elle ne doit pas être traitée comme une simple hydropisie : qu'on ne doit pas alors insister sur les purgatifs, encore moins sur les violens hydragogues, ni donner des diurétiques chauds ; mais qu'après avoir saigné le malade, si la fièvre, la soif, &c. le requièrent, & l'avoir purgé bénignement, il faut avoir recours à des délayans, à des anodyns, & à des carminatifs savoneux. On employera donc des bouillons faits avec un jeune poulet, les culottes de deux ou trois grenouilles, les feuilles de chicorée, de bourrache, de cæterach, de cresson de fontaine, de parietaire, les émulsions faites avec la graine de pavot blanc ou les semences froides, le syrop

de nénuphar ou de coquelicot, ou le diacode, les decoctions de quelques plantes amères, &c. entremêlant de loin en loin un doux évacuant. Enfin on aura recours à des mouchetures, lorſque les enflures tiennent plus de l'Anaſarque que de l'emphysème, & que rien d'ailleurs ne s'oppoſe à cette opération.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur la cure prophilactique de l'hydropiſie universelle, ou, ce qui eſt le même, ſur les précautions néceſſaires pour en préſerver ceux qui en ſont menacés : il eſt aiſé de voir qu'elles ne ſont pas fort différentes de celles qu'on doit prendre pour ſe garantir de toute autre eſpèce d'hydropiſie. Il ſuffira donc d'avertir qu'on doit éviter avec un très-grand ſoin tout ce qui peut s'oppoſer au cours libre de nos humeurs : tout ce qui peut trop roidir ou trop relâcher les fibres dont les parties ſolides du corps humain ſont

composées : tout ce qui peut trop épaissir ou trop dissoudre le sang & la lymphe, ou les inonder de sérosités ; qu'ainsi on doit s'abstenir de toute sorte d'alimens grossiers & indigestes, cruds, salés, épicés, s'interdire toute sorte de liqueurs ardentes, ne pas donner dans l'abus des boissons chaudes, ni dans l'excès des boissons ordinaires, ou pour mieux dire, ne boire que très-peu ; ne pas user de remèdes acides & coagulans, ou acres & fondans, faire un exercice suffisant, bannir les peines d'esprit : en un mot, ne rien oublier pour entretenir les parties solides & fluides de notre machine dans le ton & la constitution qui sont nécessaires pour le libre exercice de toutes les fonctions. Si ce régime ne paroissoit pas suffisant pour prévenir l'Anasarque dont on se croiroit menacé, on auroit alors recours aux remèdes que nous avons proposés ci-dessus pour corriger les différens vices des solides & des flui-

des qui pourroient occasionner cette maladie.

FIN.

CORRECTIONS.

P*Age* 8. *ligne dernière*, étoit, *lisez* étoient

Pag. 13. *lig.* 11. marchet, *lisez* marche

Pag. 38. *&* 39. dans l'Obs. VII. il est parlé d'un cas sur lequel j'ai consulté d'habiles Casuistes. Ils ont décidé qu'un Médecin ne peut pas en conscience feindre ce que *M. Reneaume* feignit de promettre. Non seulement, ont-ils ajouté, le Médecin pécheroit mortellement, mais il donneroit encore occasion à autant de péchés mortels que la personne enceinte auroit de pensées à l'occasion de cette promesse feinte.

Pag. 40. *lig.* 13. & avoir us, *lisez* & avoir usé

Lig. 17. *lisez* abondante.

Pag. 43. *lig.* 6. toute, *lisez* toutes

Pag. 47. *lig.* 14. de *lisez* dès

Pag. 55. *lig.* 16. après *Celse* (a) *ajoutez* & *Q. Serenus Samonicus.* (b) parmi les anciens qui l'ayent recommandée.

(a) *Lib.* 3. *cap.* 21. (b) *Med. præcepta hydropisi depellendæ.*

Pag. 61. *lig.* 6. *lisez* espèce

lig. 12. où *lisez* ou

Pag. 66. au bas de la page, après *M. Haguenot*, ajoutez, *Dissert. de transpir. insensib.* 1734.

Pag. 74. *lig.* 4. *lisez* desséchés, & *lig.* 8. *lisez* séché

Pag. 81. *lig.* 3. *après ces mots* comme 1 à 44507. *ajoutez*, D'ailleurs si on se rappelle qu'entre la peau & la membrane adipeuse, il rampe un nombre prodigieux de vaisseaux lymphatiques, qui par leurs entrelacemens y forment un réseau que les injections rendent fort agréable à voir, on aura moins de peine à comprendre d'où vient que la sé-

rosité se répand quelquefois sur l'habitude du corps, sans s'épancher dans aucune des grandes cavités.

Pag. 86. *lig.* 24. *après ce mot* enflé, *ajoutez*, tandis que le nombril est enfoncé (a) :

(a) Le signe le plus certain de l'hydropisie par infiltration, dit *M. Garengeot*, c'est de voir avec la tension extraordinaire du ventre un ombilic enfoncé, au lieu que lorsqu'il est alors fort éminent, on peut juger que l'hydropisie est faite par épanchement.

Pag. 87. *entre la* 12. *&* 13. *lig. ajoutez*, Au reste, je ne suis pas du sentiment de *Fred. Hoffman*, qui à l'exemple d'*Arétée* & de *Cœlius Aurelianus*, mais sans de suffisantes raisons, distingue l'Anasarque de la Leucophlegmatie : je crois, comme je l'ai remarqué ci-dessus, page 14. que la Leucophlegmatie & l'Anasarque ne sont au fond que différentes nuances ou différens degrés de la même maladie.

Pag. 112. *lig.* 14. *après ces mots* en pratique. *ajoutez*, On doit ſans doute en dire autant des cures opé-rées par une boiſſon très-abondante d'eau commune qu'on lit (b) dans d'autres auteurs.

(b) *Panarol. Rom. Pentecoſt.* 2. *Obſ.* 24. & *Miſcell. Acad. nat. curioſ.* 1715. *cent.* 3. 4. 5. & 6.

Pag. 138. *lig.* 12. composé avec le ſouphre, *liſez* composé * avec le fer préparé avec le ſouphre

* Selon les Formules de M. *Bar-beirac* imprimées à Lyon en 1751, il n'entre dans ce remède, qu'on nomme *Arabique*, que deux onces de ſcammonée, encore en trouve-t-on avec raiſon la doſe trop forte, quoiqu'elle y ſoit corrigée par le syrop de limons.

Pag. 143. *lig.* 20. cloportes en vie & écraſées dans, *liſez*, clopor-tes lavées en vie & écraſées, dans



